



**HAL**  
open science

# LA LANGUE HINDI DANS SON HISTOIRE POLITIQUE, CULTURELLE ET SOCIALE

Annie Montaut

► **To cite this version:**

Annie Montaut. LA LANGUE HINDI DANS SON HISTOIRE POLITIQUE, CULTURELLE ET SOCIALE . Le Hindi, 2012. <hal-01860405>

**HAL Id: hal-01860405**

**<https://hal.science/hal-01860405v1>**

Submitted on 23 Aug 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## LA LANGUE HINDI DANS SON HISTOIRE POLITIQUE, CULTURELLE ET SOCIALE

Publié dans

A. Montaut , *Hindi*, Louvain : Peeters (Société de linguistique de  
Paris), 2012  
pp. 7-30

### Résumé

L'étude porte sur le hindi dans son histoire, politique et culturelle : son extension géographique, le débat hindi/ourdou et les noms donnés successivement à la langue, son émergence en tant que langue littéraire, son institutionnalisation et sa place dans les politiques linguistiques, ainsi que ses traditions grammaticales depuis le dix-septième siècle à nos jours.

### Abstract

The study bears on Hindi in its history, both political and cultural : its geographical extension, the controversy regarding Hindi/Urdu and the names successively give to the language, its emergence as a literary language, its institutionalization and place within language policies, as well as its grammatical traditions since the seventeenth century till now.

### Zusammenfassung

Die Studie beschäftigt sich um der politischen und kulturellen Historie von der Hindi Sprache: ihren geographischen Ausdehnung, der Debatte um Hindi und Urdu und den Namen, die der Sprache im Verlauf der Zeit gegeben wurden, ihren Entwicklung als literarischen Sprache, ihren Institutionalisierung und ihrer Stelle in der Sprachpolitik, so wie ihren grammatikalischen Traditionen seit dem siebzehnten Jahrhundert.

## 1. LA LANGUE HINDI DANS SON HISTOIRE POLITIQUE, CULTURELLE, SOCIALE

Le terme «hindi» est générateur d'importants malentendus car il désigne plusieurs réalités. L'une est la langue officielle de l'Union fédérale indienne, utilisée notamment dans l'administration, aujourd'hui «modernisée» par le recours quasi exclusif aux néologismes de source sanskrite. Cette langue est de ce fait relativement éloignée des usages populaires et n'était pas comprise, il y a encore quelques décennies, par les villageois qui n'avaient que peu, ou pas, fréquenté l'école<sup>1</sup>. Une seconde acception du terme désigne le parler standardisé, mais non sanskritisé, tel qu'on peut l'entendre dans les films commerciaux aujourd'hui comme il y a cinquante ans<sup>2</sup>, en Inde comme au Pakistan. C'est aussi aujourd'hui celui des revues grand public (journaux de cinéma, certains magazines féminins), des émissions populaires à la radio et à la télévision, de la conversation familière dans les grandes villes de la zone hindiphone comme Delhi, Agra, Allahabad, etc.

Langue de la ville, donc, ce qui justifie la boutade de certains linguistes, «le hindi, ça n'existe pas», car dans un pays à 90% rural comme était l'Inde d'avant l'Indépendance, une infime minorité de locuteurs avaient pour langue maternelle cette variété standard, laquelle est longtemps restée une langue seconde (de culture, de prestige, de travail) pour des locuteurs dont la langue maternelle était un des parlers régionaux de la vaste zone dite «hindiphone». La situation s'est toutefois rapidement modifiée avec l'urbanisation accélérée de l'Inde du Nord et il est désormais patent que la variété standard est la langue maternelle de la jeune génération urbaine. Ohala (1983) signale même qu'il s'agit de la troisième génération dans les années 1980, de la quatrième donc aujourd'hui, et distingue cette variété (ou «hindi standard») du hindi formel («High Hindi») et de l'ourdou formel («High Urdu»). La troisième acception du terme «hindi» en effet, liée à la tradition des linguistes historiens de la

---

<sup>1</sup> GUMPERZ, J. & NAIM, C.M., 1960, « Formal and Informal Standards in the Hindi Regional Language Area », in C.A. FERGUSON & J.J. GUMPERZ, J.J. (eds.), *Linguistic Diversity in South Asia*, Bloomington, Indiana University Press, p. 92-118.

<sup>2</sup> Films tournés essentiellement à Bombay et aujourd'hui connus sous le nom de Bollywood. La langue contemporaine de cette production diffère toutefois de celle des années 1950 par une anglicisation très importante.

langue d'une part<sup>3</sup>, à la culture hindi d'autre part, recouvre un ensemble de parlers (« dialectes »), dont certains sont très différenciés structurellement, mais qui tous ont plus ou moins contribué à la genèse du hindi moderne standard et définissent l'orbe culturel hindi (les classiques les plus importants de la tradition hindi sont respectivement en avadhi, dialecte oriental, avec le *Ramayana* de Tulsidas, et en braj, avec les poèmes de Surdas sur Krishna, outre les poèmes transmis dans une langue composite dite *sant bhasha*, « langue des saints » ou *sadhukari* (langue des renonçants), qui emprunte aux parlers occidentaux comme orientaux).

## 1.1. L'EXTENSION GEOGRAPHIQUE DES PARLERS HINDI

### 1.1.1. En Inde

Géographiquement, ces parlers ou bolī<sup>4</sup>, regroupés sous le terme de langue (bhāṣā) hindi occupent la plaine du Gange entre le Pakistan à l'ouest, le Maharashtra au sud, le Bengale à l'est. Bengali et marathi sont en effet des langues dites majeures et têt enregistrées officiellement comme telles dans l'annexe VIII de la Constitution (*Eighth Schedule*). Les langues du Rajasthan, à l'ouest, (le marwari étant la principale) figurent souvent dans la liste des parlers couverts par le vaste label *hindi*, comme les parlers du nord ou pahari, c'est-à-dire « montagnards » (aujourd'hui Uttarakhand, dans la région sub-himalayenne du Garhwal et du Kumaon, au nord de Dehradun) ainsi que les parlers du Bihar (maithili, magahi), à l'est. Mais si beaucoup de linguistes reconnaissent à ces groupes un statut spécifique, à peu près tous continuent à distinguer sous le terme de hindi oriental (pūrvī hindī) les variantes parlées dans l'est de l'Uttar Pradesh, dont essentiellement l'avadhi, le chattisgarhi, et le bhojpuri. Quant aux variantes occidentales, elles comprennent le hindi standard ou kharī bolī (*litt.* langue debout, *cf. infra*<sup>5</sup>), l'haryanvi parlé au nord-ouest de Delhi dans l'État de l'Haryana, qui s'est séparé du Panjab dans les années 1960 pour des raisons religieuses et linguistiques, et le kanauji (région de Lucknow et Allahabad).

<sup>3</sup> En témoignent les titres des descriptions de qualité comme *Le hindi et ses dialectes villageois* (*Hindī kī grāmīṇ bolīyā*) de Hardev Bahari (1966) ou leur contenu. L'ouvrage de référence *La langue hindi, son origine et son développement* (*Hindī bhāṣā, uskā udgam aur uskā vikās*), de U. N. Tiwari (1956) consacre cent pages sur quatre cent cinquante aux parlers régionaux et y revient en outre dans les diverses rubriques de l'ouvrage.

<sup>4</sup> Bolī « parlure, dialecte », est un mot féminin, comme bhāṣā « langue ». Par tradition, on dit pourtant le hindi, le panjabi, le bhojpuri – bien que tous ces noms de langues et dialectes soient féminins en hindi – usage que je respecte ici.

<sup>5</sup> Terme également présent dans la description de l'ourdou et de ses origines.

Les parlers fédérés sous l'étiquette *hindi* sont très nombreux – 351 selon R.N. Srivastava (1994) – et très divers. Certains ont trois genres, d'autres ne grammaticalisent pas le genre, certains sont ergatifs, d'autres nominatifs, d'autres encore indexent tous les participants sur le prédicat. Il y a donc plus de différences structurelles entre les plus distincts de ces parlers entre eux qu'entre les deux langues aujourd'hui distinctes et entérinées comme langues majeures que sont le panjabi et le hindi, et plus encore le hindi et l'ourdou.

Un poète contemporain comme Kedarnath Singh emploie *hindi* au sens de dialecte villageois, fortement marqué par les régionalismes, et réserve à la langue standard, associée à la civilisation urbaine, le terme *ourdou*. La même distinction correspond chez Rahi Masum Raza, écrivain « régionaliste » de la génération précédente, à *bolī* ou *zabān*, qui désigne la langue locale, *vs* ourdou.

Outre le nord de l'Inde, recoupant pratiquement l'ancien territoire du Bharatvarsha ou Aryavarsha, une variante méridionale du hindi s'est développée dans le Deccan en territoire dravidophone, avec la fondation des Sultanats de l'Inde du Sud (dont Golconde) ; mentionnée d'abord sous le nom de *dakkhini hindi*, elle est aujourd'hui nommée *dakkhini ourdou* ou *dakkhini*.

### 1.1.2. Hors de l'Inde

Les hindiphones originaires d'Asie du Sud ont connu une première diaspora au XIX<sup>e</sup> siècle dans les Caraïbes et l'Océan indien, lorsque, la traite des Noirs une fois interdite en 1848<sup>6</sup>, les plantations recrutent des travailleurs contractuels (*indentured labourers*) dans l'île Maurice, Fiji, Trinidad, la Réunion, les Antilles (1853-54), la Guyane, le Surinam (1872), l'Afrique du Sud<sup>7</sup>. Ceux-ci, paysans sans terre ou ouvriers journaliers essentiellement originaires du Bihar et locuteurs d'avadhi et de bhojpuri, ou d'une *lingua franca* acquise dans la région de Calcutta où se regroupaient avant l'embarquement les travailleurs d'origine variée (le hindi de Calcutta, dit *bazari hindi*, cf. 2.3.3)<sup>8</sup>, ont conservé leur langue à des degrés variés, soutenue par la récitation du long poème épico-religieux en avadhi qu'est le *Ramayana* de Tulsidas, souvent le seul livre qu'ils

<sup>6</sup> La première Indienne achetée l'a cependant été à Batavia en 1653. Entre 1658 et le XIX<sup>e</sup> siècle, 1195 Indiens arrivent ainsi en Afrique du Sud, la moitié du Bengale, les autres du Coromandel, du Kerala et du Népal.

<sup>7</sup> Gandhi arriva en 1893 en Afrique du Sud comme avocat pour défendre la communauté des travailleurs indiens immigrés dans des conditions peu éloignées de l'ancien esclavage, même s'ils jouissaient du statut de travailleurs libres. C'est à Natal qu'il fonda l'*Indian Congress*, en 1896, et mit au point les méthodes de résistance passive.

<sup>8</sup> Cf. TINKER, J., 1974, *A New System of Slavery, the Export of Indian Labour Overseas 1830-1920*, London, OUP ; BISSOONDOYAL, U. & SERVANSING, S.B.C. (eds.), 1986, *Indian Labour Immigration*, Moka, Presses du Mahatma Gandhi Institute.

emportaient. Madrasa et mosquée pour l'ourdou, baithak, gurushala et temple pour le hindi, sont les lieux traditionnels de la diffusion informelle de la langue.

À l'île Maurice, où la communauté indienne est importante (48 % d'«hindous» dans les recensements), à Fidji, à Trinidad, le hindi a été fortement encouragé par le gouvernement indien dès les indépendances des pays concernés<sup>9</sup>, et la langue officielle s'est superposée à l'avadhi ou au bhojpuri indigène, créant une sorte de diglossie (*cf.* 2.3).

Au Surinam (ainsi qu'au Guyana), où la communauté indienne constitue 41 % de la population, ces encouragements sont plus récents, mais se sont traduits en 2003 par le choix de la capitale Paramaribo comme siège de la XVIII<sup>e</sup> World Hindi Conference.

Dans d'autres zones comme les Antilles françaises, la langue « ancestrale » est largement oubliée et ce n'est que récemment qu'on a entrepris de déployer d'importants efforts pour se la réapproprier<sup>10</sup>.

Une diaspora plus récente (datant d'après l'indépendance de l'Inde) concerne les pays du Golfe : Arabie Saoudite, Emirats Arabes Unis, Bahrein, Qatar, Oman (médecins, ouvriers peu ou non qualifiés, plus récemment informaticiens, généralement peu enclins à se fixer dans le pays : environ 1 400 000) et le Royaume-Uni ou l'Amérique du Nord (environ un million), où la population, souvent qualifiée, a davantage tendance à s'établir, ainsi que, à un moindre degré, l'Union européenne (Norvège, Suède, Espagne, France) et l'Asie centrale (Ouzbékistan, Tadjikistan).

### 1.1.3. Les statistiques officielles sur la population hindi-ourdouphone

La diversité de l'acception du terme *hindi* explique celle des statistiques : l'*Indian Census* de 1991 recense 337 millions de locuteurs, ainsi classés : 199 millions pour le hindi occidental (dont 180 pour la khariboli ou hindi standard, chiffres retenus par la liste SIL International<sup>11</sup> dans les recensements *d'Ethnologue*<sup>12</sup> ; 13 millions pour l'haryanvi et 6 pour le kanauji), 31 millions pour le hindi oriental (20 pour l'avadhi, 11 pour le chattisgarhi, devenu en 2006 langue officielle), 85 millions pour les parlers bihari (45 millions pour le maithili, qui a en 1994 acquis un statut officiel indépendant, 26 millions pour le bhojpuri, 11

<sup>9</sup> Le *Mahatma Gandhi Institute* à Moka (île Maurice) dispense un cursus complet en hindi, avec des professeurs généralement formés en Inde. Trinidad est dans les Caraïbes une base d'évaluation pour les îles voisines, organisant les examens officiels du gouvernement indien.

<sup>10</sup> Bharatiya Bhasha Prachar Parishad en Guadeloupe ([guadeloupe.parishad@wanadoo.fr](mailto:guadeloupe.parishad@wanadoo.fr)).

<sup>11</sup> GORDON, Raymond G. (ed.), 2005, *Ethnologue : Languages of the World*, Fifteenth Edition, Dallas, Tex. SIL International. Version en ligne : <http://www.ethnologue.com/>

<sup>12</sup> Qui s'appuie essentiellement sur l'*Atlas linguistique* de Roland Breton, révisé pour l'édition indienne de 1998 (*Atlas of the Languages and Ethnic Communities of South Asia*, Sage, Delhi).

pour le magahi, et 2 pour le sadri/sadani), 7 millions pour le pahari, 5 millions pour le rajasthani. *Sasnet India* recense en 2001 402 millions d'hindiphones, soit autour de 35% de la population indienne (1 138 milliard), proportion constante dans les appréciations « larges »<sup>13</sup>. Le *Census of India* de 2001 recense 422 millions de locuteurs pour le hindi dont 257 pour le hindi proprement dit, 33 pour le bhojpuri, 18 pour le rajasthani, 14 pour le magahi, 13 pour le chattisgarhi, 8 pour l'haryanavi et le marwari, 2,5 pour l'awadhi, 2 pour le kumaoni et 2,2 pour le garhwali, 574 000 locuteurs pour le braj et 47 000 pour la khari boli.

L'ourdou, parlé au Pakistan, au Bangladesh, en Inde (où il est l'une des vingt-trois langues officielles)<sup>14</sup>, et dans les mêmes pays que le hindi par la diaspora, est la langue maternelle d'environ 60 à 80 millions de locuteurs (dont 48 en Inde) et est parlé par les 160 millions de Pakistanais. Là encore les chiffres varient considérablement : pour la liste *SIL Ethnologue Survey*, hindi-ourdou groupés comptent 182 millions de locuteurs en 1999 (cinquième langue la plus parlée au monde) alors que pour Comrie (*Encarta Encyclopedia*) le hindi compte 333 millions de locuteurs en 1998 (seconde langue la plus parlée au monde, après le chinois et avant l'espagnol)<sup>15</sup>.

Au total, et malgré l'impopularité du hindi à l'est (Bengale et états voisins) et au sud (dravidophone), une partie considérable de la population interrogée, admet comprendre le hindi (79 % à l'est et 30 % dans le sud) et pour la totalité

<sup>13</sup> Proportion qui atteint dans certains décomptes 42%.

<sup>14</sup> Langues officiellement reconnues par l'Académie des Lettres (une demi-douzaine de plus que les langues officiellement reconnues par la Constitution pour les échanges administratifs intra-Etat). A cette liste, il faut superposer la liste des langues les plus parlées (le bhili, langue tribale, treizième langue la plus parlée en Inde avec 5,5 millions de locuteurs, indo-aryenne ; le gondi, le tulu, et le kurukh, langues « tribales » dravidiennes, respectivement quinzisième, dix-neuvième et vingtième langues les plus parlées. Alors que trois langues parlées par moins d'un million de locuteurs figurent dans l'annexe VIII de la Constitution (anglais, au 40<sup>e</sup> rang pour le nombre des locuteurs, le sanskrit, au 67<sup>e</sup> rang) ou dans la liste de l'Académie des Lettres (le dogri, au 54<sup>e</sup> rang). L'anglais est la langue maternelle de 178 598 locuteurs, soit 0,02% – pas nécessairement « Anglo-Indiens » car l'usage de l'anglais peut prévaloir dans les couples éduqués qui n'ont pas la même langue maternelle, ou simplement par choix. Le dogri, parlé en Inde par 89 681 locuteurs, est également parlé au Pakistan (deux millions env.).

<sup>15</sup> Estimation quantitative en 2007 des dix-huit langues qui avaient, en 1991, un statut officiel – auxquelles il faut ajouter le santhali et le chattisgarhi, récemment reconnus comme langues d'Etat – (en millions) : hindi : 402,2 ; bengali : 83,0 ; telougou : 78,7 ; marathi : 74,5 ; tamil : 63,2 ; ourdou : 51,8 ; goujarati : 48,5 ; kannada : 39 ; malayalam : 36,2 ; oriya : 33,5 ; punjabi : 27,9 ; assamais : 15,6 ; kashmiri : 3-4 ; sindhi : 2,5 ; népali : 2,5 ; konkani : 2,1 ; manipuri : 1,5 ; sanskrit : 2 946 locuteurs.

Liste des vingt-neuf Etats de l'Inde : Andhra Pradesh, Arunachal Pradesh, Assam, Bihar, Chhattisgarh, Goa, Goujarat, Haryana, Himachal Pradesh, Jammu & Kashmir, Jharkhand, Karnataka, Kerala, Madhya Pradesh, Maharashtra, Manipur, Meghalaya, Mizoram, Nagaland, Orissa, Punjab, Rajasthan, Sikkim, Tamil Nadou, Tripura, Uttarakhand, Uttar Pradesh et Bengale occidentale (outre les sept Territoires de l'Union dont Delhi, Chandigarh, Pondichéry).

de l'Inde du Nord, 94 % admettent lire et parler le hindi (contre respectivement 24 et 30 % dans le sud). Cette diffusion est due largement à la vogue du cinéma populaire hindiphone dit Bollywood<sup>16</sup>.

La population hindiphone est aujourd'hui massivement hindoue, mais regroupe aussi des sikhs (notamment une partie importante de la diaspora installée à Delhi en deux vagues, lors de la Partition en 1947 et dans les années quatre-vingt lors des violences communautaristes qui ont déchiré le Panjab<sup>17</sup>), des chrétiens, des jains et des bouddhistes. Dans le recensement de 2001, les hindous constituent 80,5 % de la population indienne, les musulmans 13,4 %, les chrétiens 2,3 %, les sikhs 1,9 %, les bouddhistes 0,8 %, les jains 0,4 %, les autres religions et croyances (tribales, mais aussi zoroastriens : 69 601) 0,6 %.

La population augmente de 1,6 % par an, l'espérance de vie à la naissance est de soixante-huit ans et demi, et le pouvoir d'achat de 3 800 dollars US, un quart de la population se trouvant au-dessous du seuil de pauvreté. Les castes et les tribus dites répertoriées (*scheduled castes and scheduled tribes*) constituent respectivement 14,68 % et 8,08 % de la population totale, le Panjab étant l'État qui a la plus forte proportion de castes répertoriées (hors-castes) et le Mizoram la plus forte proportion de tribus.

L'hymne national est le *Jana gana mana*, dont la musique et les paroles sont de Rabindranath Tagore.

Le taux global d'alphabétisation en Inde est de 64,8 % (75,2 % pour les hommes et 53,7 % pour les femmes).

Ethniquement, les hindiphones en général, et les partisans d'un hindi hindou en particulier, se vantent d'être les véritables héritiers des Aryens, arrivés dans l'actuelle Asie du Sud par le nord-ouest au moment de la composition des plus anciens textes (le *Rig Veda* porte la marque d'un environnement géographique qui semble être celui de l'Indus)<sup>18</sup>. Les contacts avec les populations précédemment établies sur le territoire (Mundas, d'origine austro-asiatique, et Dravidiens) ont été importants, et dans la seconde partie du millénaire les conquérants turko-afghans et moghols, de langue maternelle turque mais usagers du persan, ont provoqué une mixité considérable.

Economiquement, la zone hindiphone (*Hindibelt*) se signale par sa relative arriération (qui transparaît dans le taux d'alphabétisation, nettement inférieur – en Uttar Pradesh, au Bihar, au Rajasthan par exemple – à celui de l'ensemble du pays), mais la présence de la capitale est un facteur de dynamisme.

---

<sup>16</sup> Le premier film hindi (*Raja Harishchandra*, de Rajasaheb Phalke) date de 1913.

<sup>17</sup> Contrairement aux Bengalis de Delhi, très attachés à leur langue, les Panjabis choisissent souvent de s'assimiler.

<sup>18</sup> Bien que les plus radicaux des propagateurs du hindi « ancestral » refusent la théorie de l'invasion et considèrent les Aryas comme les « fils du sol » indien depuis toujours.

## 1.2. LE DEBAT HINDI-OURDOU : L'ORIGINE DE LA LANGUE ET DE SA LITTÉRATURE

Le plus important des malentendus concernant le nom de la langue, car il a coïncidé avec des événements historiquement et politiquement dramatiques, est celui qui touche aux rapports entre hindi et ourdou (dans l'acception restreinte du terme « hindi »). On peut citer chez les spécialistes de l'ourdou comme chez ceux du hindi autant de chercheurs non partisans pour qui la distinction des deux langues est un expédient politique et en rien une réalité linguistique, même si, depuis la Partition en particulier, il est certain qu'il y a aujourd'hui deux littératures. Vu la complexité du débat et la véhémence des prises de positions, il faut consacrer quelques lignes à l'opinion de chercheurs reconnus dans les deux « camps ». Pour Kelkar (qui a forgé le terme *hirdu*), que suivent la plupart des linguistes du hindi, le hindi officiel et l'ourdou officiel sont deux styles d'une même langue, l'un sanskritisé l'autre persianisé. Gyan Chand (1974), spécialiste de l'ourdou, montre non seulement que des extraits de deux textes du XIX<sup>e</sup> siècle, l'un hindi, l'autre ourdou, présentent les mêmes caractéristiques, mais qu'une même œuvre comme le *Fasāna-i-'Ajā'ib* (1824) de Mirza Rajab comporte des séquences qu'on devrait attribuer à chacune des deux langues en vertu des critères de distinction retenus (lexique arabe et persan pour l'ourdou, sanskrit pour le hindi)<sup>19</sup>. Ehtesham Husain ouvre ainsi son histoire de la littérature hindoustani (*Hindustānī lisāniyāt xāka*) : « on the standpoint of linguistics, it is not correct to say that Hindi and Urdu are two languages. No linguist has expressed that opinion. »

Gopichand Narang, autre spécialiste de l'ourdou, cite aussi à preuve le lexicographe Syed Ahmad Dehlavi, auteur d'un dictionnaire ourdou (*Farhang-i-āṣafiya*) paru entre 1895 et 1905 qui dénombre quarante mille mots communs avec le hindi sur cinquante-cinq mille<sup>20</sup>. Un siècle avant, Mohammad Husain Azad déclarait à l'Anjuman-e Panjāb, « Société du Panjab », en 1874, que la langue ourdou est essentiellement la braj bhāṣā ou bākhā, c'est-à-dire le hindi, et, dans des mots plus nets encore en 1961, Abdul Haq, un des spécialistes pakistanais de l'ourdou les plus autorisés : « c'est une évidence qui ne souffre pas de discussion que la langue que nous parlons et écrivons sous le nom d'ourdou aujourd'hui est dérivée du hindi. »<sup>21</sup>

<sup>19</sup> CHAND, Gyan, 1974, « Urdū, hindī yā hindustānī », *Hindustānī zabān*, jan.-avr. 1974.

<sup>20</sup> NARANG, Gopichand, 1974, « Urdū aur Hindī kā lisānī iṣṭerāk », *Hindustānī Zabān*, avr. 1974.

<sup>21</sup> HAQ, Abdul, 1961, *Qādīm Urdū*, Karachi, p. 45.

### 1.2.1. Les noms de la langue

Si la langue nommée ourdou est en effet postérieure au hindi dans sa dénomination, justifiant la notion de « dérivation » ci-dessus, les deux noms sont l'un comme l'autre récents en tant que désignation des langues en question et leur emploi pour décrire l'histoire commune de ces langues jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle relève de l'anachronisme. Parler d'ourdou ancien (*qadīm urdū*) en faisant référence à Amir Khusro (1236-1324), pour ensuite dater l'ourdou moderne du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme il est de règle dans l'histoire de l'ourdou, pose bien sûr le problème de la nature et des conditions de la transformation intervenue durant ces quelque cinq siècles, mais aussi témoigne bien de l'identité originelle du hindi et de l'ourdou puisque le même Amir Khusro est systématiquement mentionné comme un des premiers écrivain hindi, voire le premier. Reste qu'il disait lui-même écrire en dehlavi (langue de Delhi), se présentant comme un turk parlant le hindavi ou le dehlavi, et écrivant en plusieurs langues dont le persan.

Le terme *hindi* est fait sur *hind*, désignation iranienne des territoires proches de la rivière Sindhu (le persan ayant /h/ pour équivalent du /s/ initial anté-vocalique de l'indo-aryen<sup>22</sup>; les autochtones désignaient autrement leur territoire (*bhārat khaṇḍ*, *bhāratvarś*, *jambū dvīp*). *Hindī*, dérivé persan de *hind* (comme *hindū*, autre nom iranien à l'origine désignant les habitants de la région traversée par l'Indus) a donc très longtemps désigné les habitants de l'Hindoustan (« région de l'Indus ») et le grand poète ourdou du XIX-XX<sup>e</sup> siècle Iqbal s'en sert pour désigner la communauté à laquelle il appartient : « nous sommes/je suis hindi et notre pays/mon pays est l'Hindoustan<sup>23</sup>. ». Ce qui n'empêche pas le terme d'avoir des usages plus spécialisés puisqu'on le trouve, chez Amir Khusro, synonyme de « musulman de l'Inde » (*bhārat musulmānī*) opposé à « hindou »<sup>24</sup>. Les noms *hindūī*, *hindvī* et *hindavī* désignent, eux, la langue (comme bien entendu aussi le mot langue *bhākhā*, du Sk *bhāṣā*<sup>25</sup>), celle d'Amir Khusro par exemple quand il utilise la langue locale et non le persan, et c'est le terme qu'emploie dans les années 1800 l'auteur réputé fondateur du

<sup>22</sup> Que les Grecs désignaient par Indos, India/Indica correspondant à l'origine au nord-ouest de l'actuelle Asie du Sud. Les langues européennes ont gardé la désignation Indus pour le fleuve, mais adopté (comme les Arabes qui parlent du Sind) l'appellation locale *Sindh* pour la région.

<sup>23</sup> *Hindī haī ham vaṭan haī hindūstān hamārā*.

<sup>24</sup> « Le roi fit piétiner par les éléphants les hindous, mais les musulmans hindi (= indigènes, natifs de la région) restèrent sains et saufs ».

<sup>25</sup> Ou encore *bolī* (« parler », « langage ») et *khaṛī* (« debout ») *bolī* (= la langue qui a de la tenue), terme qu'on trouve aussi comme auto-désignation de l'ancien ourdou tant chez les soufis du Deccan que dans le nord de l'Inde au XVII<sup>e</sup> siècle. Ou encore *ṭheṭh hindī*, chez Insha par exemple.

hindi moderne, Inshallah Khan ‘Insha’ pour désigner la langue moderne à laquelle il entreprend de donner une littérature.

À cette époque, où la colonisation culturelle n’a pas encore proprement commencé (avant l’établissement du Raj), mais où les Britanniques sont très présents dans la plaine du Gange, c’est le terme *hindustānī* ou *hindostanee* qui désigne la langue de communication des plaines de la Doab. Ce terme, qu’affectionnera Gandhi précisément parce qu’il évite la référence à *hindi* comme à *ourdou*, est certes utilisé par les Britanniques au sens de *hindi* et comme synonyme de *kharī bolī* ou *ṭheṭ hindi*<sup>26</sup>, ou même de *braj bhākhā* (la langue de la région d’Agra et Mathura, territoire Braj), mais il ne semble pas que la paternité leur en soit attribuable en dépit de la tradition dominante : le chroniqueur persan du règne de Shahjahan, Abdul Hamid Lahori, réfère à la langue parlée localement par le terme *hindostanī*, terme courant aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles chez les Iraniens et les Turcs<sup>27</sup>. C’est le terme de *Moor, More* (maure) qui est la désignation proprement anglo-indienne de la langue. Si *hindoustani* a globalement désigné le hindi jusqu’en 1800, puis plus souvent l’ourdou à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, c’est que le nom *ourdou* n’était guère en circulation avant 1800. On en fait remonter le premier emploi pour désigner la langue au poète Mashafi en 1776, le terme *zabān-e-urdū-e-mu’alla* « la langue du camp sublime », s’employant depuis un siècle : le camp, ou armée (sens originel de ce mot turc) en question était le Fort Rouge de Delhi, Shahajahanabad, la ville de Shahjahan, fondée en 1648, et la langue qui s’y parlait dans l’élite aristocratique, ce *dehlavi* ou hindi de Delhi, s’est trouvée de plus en plus policée linguistiquement par l’aura de la cour – qui elle, imposait le persan comme langue de culture<sup>28</sup>. Mais ce nouveau nom d’« ourdou » ne s’impose pas

<sup>26</sup> « Hindostanee, or Hindee, or Thenth Hindee, Khuree bolee, or that dialect of the Hindostanee spoken by the great body of the Hindoos throughout the whole of Hindoostan and particularly the cities of Dillee and Agra. » (Rapport de Thomas Roebuck à l’Administrateur du Fort William College en 1812).

<sup>27</sup> Tiwari (1956 : p. 140) cite Abu’l-Fazl qui, dans sa chronique d’Akbar (1572), raconte qu’après sa victoire sur Daulat Khan Lodi, Akbar dut faire appel à un interprète pour lui traduire l’« hindostani ».

<sup>28</sup> Cette langue de l’élite aristocratique et du pouvoir, revendiquée bientôt comme « ourdou », est donc exactement la persianisation du parler local par l’élite aristocratique. Harshad Gorgānī, dans *Farhang-i āsafīā* en 1901 (Lahore, Lafā-i am Press, p. 845), exprime la réticence des locaux (*ām se garz na thī* « n’était pas appréciée du commun »). Selon U. N. Tiwari (1956, p. 151), c’est la langue des Sahabs, des étrangers (*vilāyat*), « la langue des nouveaux musulmans qui exclut les mots et les pensées des blanchisseurs, des tisserands, ce n’est pas la langue des habitants (*chāvniyō ke bašindō*) ». Pour la transcription de l’izafe qui sert de joncteur entre deux termes en persan, je conserve la graphie -i en usage pour le persan, réservant la graphie -e usuelle en hindi aux termes pour lesquels elle s’est imposée, dont certains noms propres.

d'emblée, et jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle les grands poètes de culture ourdoue désignaient leur langue par le terme *hindi*<sup>29</sup>.

Ce n'est guère qu'autour des années 1800 que le terme s'installe. Inshallah Khan Insha (auteur par ailleurs du premier texte de fiction en hindi moderne, *L'Histoire de la reine Ketki*), associe dans *daryā-i-laṭāfat* (en persan, traduit en ourdou en 1935) l'émergence de l'ourdou à la cour de Shahjahan au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. En 1801 Mir Amman, dans la préface d'une œuvre programmatique (*bāg-o-bahār* «Le jardin et le printemps»), recule d'un siècle cette émergence, posant nettement l'ourdou comme une langue spécifique, avec un nom et une genèse qui le distingue du hindi : langue des soldats (*lāskārī*) et des marchés (*bāzārī*) à l'origine, l'ourdou serait né d'une *lingua franca*, fruit du contact direct des armées aristocratiques et des marchands qui en auraient diffusé la langue dans les populations. Cette origine est du reste bizarrement duelle chez Mir, qui la situe à la fois à l'époque d'Amir Khusro, au XIII<sup>e</sup> siècle, et à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, règne d'Akbar. L'ourdou aurait donc été diffusé pour ces raisons par les conquérants moghols dans toute l'Inde jusqu'au Deccan, comme une *lingua franca* qui se serait raffinée par ses contacts avec l'élite musulmane et sa culture persane – mais serait restée dans un statut de *lingua franca* durant cinq siècles<sup>30</sup>.

Le début du XIX<sup>e</sup> siècle accrédite ainsi la légende de cette *lingua franca* propagée par la soldatesque du nord au sud de l'Inde, légende qu'on retrouve souvent dans la genèse du hindi moderne et de l'hindoustani. Certes, l'année 1800 est celle de la fondation du Fort William College britannique, et Mir y est recruté pour enseigner et développer (donc institutionnaliser) sa langue (*Hindustanee Urduo*) ainsi que divers *moonshes* (musulmans) alors que des *pondits* (hindous) sont employés pour développer et enseigner la *bakha* ou *hindee*, de sorte qu'on a pu attribuer à la volonté impériale la division des langues et littératures. En réalité, durant le premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'institutionnalise dans la culture aristocratique une langue lexicalement persianisée et littérairement nourrie de la tradition iranienne : la réforme poétique du premier grand poète ourdou, Wali d'Aurangabad, à la suite d'une première visite à Delhi en 1702 où sa langue (à l'époque le *hindavī*) est critiquée par Gulshan Shah, aboutit à sa consécration poétique lors de sa seconde visite en 1720, sur la base d'un art poétique conforme au goût de l'élite aristocratique de

<sup>29</sup> Mīr Tāqī 'Mīr' (mort en 1810) : Na jāne log kahte hāi kisko surūr-i-galb / āyā nahī yah lafz hindī zabān ke bīč (« Dieu sait ce qu'on entend par surūr-i-galb, ce mot [« joie du cœur »] n'est pas dans la langue hindi »). Les termes de *rekhtā* et *rekhtī* sont aussi courants pour désigner la variété moins persianisée de l'ourdou (particulièrement dans le Deccan) avant que ne s'impose le nom d'ourdou, et celui de *gurjari* pour la variété occidentale.

<sup>30</sup> Gagnant ainsi un siècle sur la réalité, car Akbar n'a pas encouragé la persianisation de la langue locale, encourageant au contraire le *braj* et l'écrivain lui-même.

Delhi (topos poétiques persans, ghazals). En 1755 la langue ainsi réformée devient la norme poétique et littéraire, avec Shah Hatim qui, dans son *Dīvānzāda*, présente un véritable programme de purgation des mots hindis, à remplacer par des mots persans.

### 1.2.2. Les débuts de la littérature «hindi» (hindavī/dehlavī) et de la littérature «ourdou» (urdū)

Si on s'est toujours accordé pour citer le célèbre Amir Khusro aux origines de la tradition littéraire et linguistique hindi, après les récits épiques du *Bisaldev Rasau* et du *Prithvirāj Rasau*<sup>31</sup> ou encore Gorakhnath, entre les X<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, il est aujourd'hui assuré qu'Amir Khusro a été précédé par toute une pléiade de poètes soufis comme Abdul Rahman (né en 1170) ou Addahnam, eux-mêmes inscrits dans le prolongement des poètes siddhas, mystiques nourris de bouddhisme, de tantrisme et de shivaïsme. Ceux-ci, mis en lumière d'abord dans leur traduction tibétaine par l'écrivain Rahul Sankrityayan dans les années cinquante, sont actifs dès le VIII<sup>e</sup> siècle et leur langue est déjà du nouvel indo-aryen moderne, deux siècles avant, donc, la date proposée pour les débuts du NIA par des linguistes fiables comme S. K. Chatterji.

Traditionnellement reconnus comme origine des littératures bengali, oriya, assamaise, ces poètes (Sarahapa, Karnaripa, Aryadeva, Luipa) utilisent une langue à la charnière entre l'apabhramsha et l'indo-aryen moderne. Il est encore plus anachronique de rattacher cette langue à une des langues modernes d'aujourd'hui que de rattacher au panjabi, au hindi, à l'avadhi, au magahi, aux parlers rajasthani, la langue de la génération des yogis quelques siècles plus tard. Ces sectataires du Nāthpanth («voie du Seigneur»), épousent les conceptions populaires et hétérodoxes, par rapport à l'hindouisme brahmanique, d'une religion mêlant shivaïsme populaire et mystique yogi; le plus connu est Gorakhnath, mais il faudrait leur associer la tradition soufie, qui a la même langue, avec Baba Farid, ou Aminuddin Nagauri.

Si même à l'époque suivante, celle des débuts de la littérature dite dévotionnelle (bhakti), avec Kabir (XIV<sup>e</sup> siècle) et les poètes adoreurs d'un principe absolu au-delà de toute figure divine (nirgun), le caractère composite de la langue, impossible à assigner à une région particulière, est à l'origine de sa désignation comme sant bhāṣhā («langue des saints») ou sadhūkari («des renonçants»), a fortiori celle des Naths entre les X<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles est à sa façon «transrégionale». Dire que *ḍholā mārū*, ancienne ballade du Marwar, est du vieux rajasthani ou du vieux goujarati, ou dire que Namdev et Jñanesvari

---

<sup>31</sup> Le *Prithvirāj rasau* de Chand Bardai aurait reçu la forme qu'on lui connaît entre 1460 et 1675 et non au XII<sup>e</sup> siècle, date des événements relatés.

écrivent en vieux marathi, Kabir en vieil avadhi, revient à plaquer des catégories modernes sur une langue qui était encore en voie de différenciation régionale<sup>32</sup>. En outre, le type de message véhiculé (religion universelle, populaire) par cette littérature dévotionnelle dans tout le nord et le centre de l'Inde par des poètes qui se déplaçaient beaucoup explique l'émergence d'une langue composite, usant de termes régionaux marqués dans un répertoire transrégional: il n'est guère étonnant d'y trouver des éléments de hindi, haryani, panjabi, rajasthani, goujarati, cet impur *pančmel* (« mélange de cinq ») souvent discrédité, auquel on peut ajouter braj, avadhi, bhojpuri, bundeli.

Le livre sacré des sikhs, l'*Adi Granth* (1604) contient des textes de Guru Nanak le fondateur du sikhisme, mais aussi de Kabir et d'autres poètes de la bhakti, dont la langue n'est pas plus proche de l'actuel panjabi que celle de Kabir, originaire de Bénarès, ou du soufi Mohammad Jayasi (1477-1542), auteur d'une célèbre histoire d'amour allégorique, *Padmāvat*. Mulla Daud, auteur de la célèbre ballade amoureuse soufie *Candāyan* (1379), écrit dans une langue proche de la sant bhāṣhā. La phase dite saguṇ (qualifiée: centrée sur une figure divine spécifique) de la religion dévotionnelle, qui se développe parallèlement, est celle des grands classiques krishnaïte, avec Surdas (1483-1563), et ramaïte, avec Tulsidas (1532-1623) et son *Ramayana* ou *Rāmcarit-mānas*. Si les variétés linguistiques sont ici, au XVI<sup>e</sup> siècle, nettement identifiables comme occidentale (braj) et orientale (avadhi) respectivement, c'est autant du fait du fort ancrage régional dans le pays Braj et dans la région d'Ayodhya, centres actifs du vishnouisme krishnaïte et ramaïte respectivement.

Mira Bai (1499-1547), grande poétesse krishnaïte, a, elle, une langue plus composite. Ce qui se passe au sud dans les Sultanats du Deccan<sup>33</sup> est semblable: le premier masnavi, de Nizami, en 1460, est du hindi, comme celui de Ghawasi au XVII<sup>e</sup> siècle; Mulla Wajahi (*Sabras*, fin XV<sup>e</sup> siècle) dit écrire en langue hindi (hindi zabān), comme Burhanuddin Janam au XVI<sup>e</sup> siècle (son *Kalimat-ul-ḥikāyāt*, en 1580, est en braj et dehlavi), et comme Wali avant sa sanction à la cour de Delhi et sa conversion au ghazal persianisé en 1700.

Il est donc clair que l'histoire linguistique et littéraire de ce qui va s'appeler ourdou et hindi est la même jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. L'historien de la littérature ourdou Suhail Bukhari cite Kabir, Jnavesvara, Namdev, Raidas, Eknath, poètes de la bhakti, comme constitutifs de la tradition littéraire ourdou; d'autres y intègrent Chand Bardai, Tulsidas, Surdas, Mira, voire les Sidhas et les Nath-

<sup>32</sup> Traductions françaises dans la collection « Connaissance de l'Orient » (Gallimard).

<sup>33</sup> Alauddin Khilji y arrive dans les premières années du XIV<sup>e</sup> siècle. Son général, Malik Kafur, conquiert le Gujarat (1297), le Maharashtra (1301), l'Andhra (1307), le Karnataka (1308). En 1327, Tughlaq transfère une importante partie de la population de Delhi à Daulatabad (aussi nommée Devagiri), population qui parle, bien sûr, dehlavi, sous divers noms (en particulier rekhtā).

panthi<sup>34</sup>. L'ourdou moderne n'est donc pas plus que le hindi moderne la brusque émergence d'une langue littéraire à partir d'une *lingua franca* née du contact entre musulmans conquérants et peuple local, mais le même continuum littéraire, qui va des prakrits aux variétés régionales pré-modernes graduellement différenciées, s'est trouvé, dans le cas de l'ourdou, recouvert par la volonté, au XVIII<sup>e</sup> siècle, de persianiser la langue locale. Ce que recouvre le terme *ourdou* moderne n'est ni plus ni moins que l'ourdou impérial, langue de l'aristocratie musulmane forgée entre la fondation de Shahjahanabad (1648) et la fin du règne d'Aurangzeb (1707), c'est-à-dire tout à la fin de la domination moghole. Cet ourdou impérial reflète, d'après T. Rahman, l'effet du déclin de l'empire moghol et du complexe d'infériorité qui pousse alors l'élite aristocratique à revendiquer une ascendance iranienne et une langue distincte.

### 1.3. LA POLITIQUE LINGUISTIQUE ET LES INSTITUTIONS

#### 1.3.1. La politique linguistique coloniale

Si la séparation de l'ourdou comme langue distincte et culture distinctive est un fait accompli en 1800, la fondation à Calcutta le 4 mai 1800 du Fort William College, dirigé par John Gilchrist, à l'initiative du marquis de Wellesley, a assurément consommé la rupture. Événement d'une portée politique majeure, cette fondation vise à préserver les « intérêts de l'English East India Company » et la « stabilité de l'Empire britannique » en donnant au personnel de la Compagnie appelé à servir aux Indes une formation linguistique idoine.

Les recommandations à l'administration du College de Webbe (posté à Madras) préconisent dans l'ordre : bonne connaissance du dialecte régional, familiarité avec le persan, hindoustani commun (et éventuellement connaissance du sanskrit). Cet hindoustani commun a été enseigné (textes originaux rédigés en prose ou adaptés du braj, du sanskrit, du persan, sur la base du parler contemporain, grammaires, lexiques) par des maîtres de langue distincts : les *munshi* (*moonshes*) pour l'ourdou en graphie arabo-persane (dont Mir Amman *cf. supra*, Mirza Qasim Ali Khan, Mazahar Ali Khan Vila) et les *pandits* (*pondit*) pour le hindi en nagari (dont Lallulal, auteur du *Premśāgar* en 1803, Sadal Mishra, auteur du *Nasiketopākhyān* en 1810)<sup>35</sup>.

<sup>34</sup> BUKHARI, Suhail, 1965, *Urdū kā qadīmtarīn adab*, Lahore, Naqoosh, p. 102. Ali Jawab Zaidi et Masud Husain ont le même discours, qui reste marginal dans la tradition pakistanaise, pour des raisons de construction identitaire distinctive bien expliquées par Tariq REHMAN (*Language and Politics in Pakistan*, 1996, 2003, Karachi, OUP, chapitre 5).

<sup>35</sup> Respectivement *L'océan d'amour* et *L'histoire de Nasiketa*. Inshallah Khan « Insha » dans les mêmes années, hors du College, fonde parallèlement le hindi purgé de tout élément extérieur (braj, persan, mais aussi sanskrit) avec *Rānī Ketkī kī kahānī*, *L'histoire de la reine Ketki*.

Il est certain qu'au cours du temps, l'hindoustani enseigné est de plus en plus devenu synonyme d'ourdou («hindostanee or oordoo») mais cette orientation est surtout, pragmatiquement, dictée par la volonté de réutiliser l'infrastructure déjà en place dans le précédent gouvernement, dont le personnel utilisait la variante ourdou de l'hindoustani et écrivait dans l'alphabet arabe. Elle n'était du reste pas sans partage, la nécessité de toucher le peuple (de langue nettement moins persianisée que celle du personnel administratif) étant estimée aussi cruciale pour la «stabilité de l'empire» que celle d'exploiter l'ancienne machinerie administrative. Aux alertes d'un responsable (Roebuck, cité supra note 26) en 1812 sur le piètre état de l'enseignement du «hindostanee or hindee» au College, comparé à celui de l'«hindostanee or oordoo», répond, encore en 1824, une inquiétude sur la distinction même des deux langues, car la disparité commence à apparaître comme une erreur politique<sup>36</sup>. Les maîtres de langue hindi n'en fournissent pas moins le matériel pédagogique utilisé dans les écoles hindiphones durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle (l'anthologie Guṭkā), mais l'enseignement des langues «vernaculaires», encouragé par le Vernacular Dispatch de 1854 (vingt ans après le célèbre décret de Macaulay en 1835 en faveur de l'instruction de l'élite en anglais), théoriquement dans leur style parlé<sup>37</sup>, s'avère dans la pratique aboutir à la promotion respectivement du hindi sanskritisé et de l'ourdou persianisé, les élites locales ne s'intéressant guère à l'instruction des masses. Si Raja Shiv Prasad Singh 'Sitar-e-hind' (1823-1895) milite pour une éducation dans la langue commune avec les deux écritures, les tenants d'un hindi purifié par la sanskritisation, comme Lakshman Singh (1826-1896), vont l'emporter. Au hindi foisonnant de Bhartendu (1850-1885) s'oppose la langue châtiée du romancier et essayiste Dvivedi, fondateur de journaux (*Sarasvati*, *Nagari Pracharini Patrika*, les plus connus, mais aussi *Maryada*, *Indu*, *Pratap*, *Abhyuda*).

Entre temps, le persan comme langue officielle de l'administration et de la justice locales depuis Akbar a été remplacé par les langues «vernaculaires» en 1836, et le système traditionnel d'enseignement (sanskrit dans les gurushala et pathshala, persan dans les madrasa) progressivement concurrencé par des écoles modernes. Le Delhi College (1827) et le Sanskrit College de Bénarès

---

<sup>36</sup> Gilchrist, qui est crédité de cette division, en vient à la déplorer. Nombreux documents cités dans Rai (1984, p. 16):

«Much perplexity has arisen with regard to the languages of the Upper Provinces from a disposition to consider them as distinct from Hindostanee and from each other and from not regarding them as mere modifications of one common form».

<sup>37</sup> L'anglais ne doit donc jamais se substituer à une bonne connaissance des vernaculaires, car «les langues comprises par la masse sont plus importantes» (Article 13) et ce sont du reste elles qui ont remplacé le persan dans l'administration et la justice en 1836.

(1791)<sup>38</sup>, visés par Macaulay pour le pédantisme et l'obscurantisme de leurs enseignements, se voient concurrencés par les universités anglophones: la fondation en 1857 des universités de Bombay, Calcutta, Madras consacre la victoire des «anglicistes» dans la controverse avec les «orientalistes» au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle (les langues vernaculaires sont même supprimées comme matières des programmes à Bombay en 1862).

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le développement de l'imprimerie, beaucoup plus tardif que dans le Deccan (mission chrétienne de Serampour<sup>39</sup>) suscite la création des premières maisons d'édition: la School Book Society de Calcutta (1817, en khari boli sanskritisée), suivie de celle d'Agra, et des premiers journaux hindi: *Udant Martand* (1824, Calcutta), puis *Praja Mitra* («l'Ami du Peuple»), *Sudhavarshan* (1854, Calcutta, premier quotidien), *Bharat Mitra*, *Sarsudha*, *Nidhi*, *Uchit Vakta* (très sanskritisé).

### 1.3.2. Le mouvement nationaliste

La question des langues a d'emblée été cruciale dans le mouvement, dont on peut dater le préambule dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec Harishchandra «Bhartendu» par exemple, le premier dramaturge hindi (*Andher Nagari* «La ville des ténèbres») et fondateur de plusieurs journaux de tendance réformiste, notamment en matière d'éducation féminine (*Harishchandra Chandrika*, 1867, *Kavivachansudha*, 1867-83): dans un célèbre discours, il met en parallèle le progrès technique, économique, et le développement de la langue hindi.

Le mouvement réformateur de l'Arya Samaj («société aryenne» fondée en 1875 par Dayanand Sarasvati) prône en hindi la modernisation religieuse (réinventant le védisme), l'abolition des castes et l'autonomie, ou *swa-raj*, néologisme sur base sanskrite, que reprendra Gandhi, avec *swa-desh* (*litt.* auto-pays), et avec lui le mouvement du Congrès Indien. Les positions de Gandhi, lui-même goujaratiphone, sur la langue nationale sont clairement en faveur d'une langue accessible (donc non sanskritisée ni persianisée), et ce qu'il entend par «hindoustani hindi» est d'abord la langue commune qui n'appartient pas plus aux hindiphones hindous qu'aux ourdoughones musulmans. Dès 1917, il propose l'adoption d'une langue nationale, facile à apprendre pour les officiels et, pour le citoyen, apte à servir pour l'échange panindien dans les domaines religieux, économique et politique, regroupant le plus grand nombre de locuteurs, hors toute considération conjoncturelle<sup>40</sup> – le «hindi» y ayant

<sup>38</sup> Fondé par Jonathan Duncan et subventionné par les revenus de la Compagnie des Indes Orientales, devenu plus tard la Benares Hindu University.

<sup>39</sup> Mais il faut attendre 1930 pour la première machine à écrire à clavier hindi (nāgarī lekhan yantra, de Shailendra Mehta).

<sup>40</sup> Presidential Address at the Second Educational Conference in Gujarat, 20 octobre 1917.

vocation – et l’adoption des langues vernaculaires dans les réunions locales<sup>41</sup>. En 1918 il crée la *Dakshina Bharat Hindi Prachar Sabha*, institution pour la diffusion du hindi en Inde du sud<sup>42</sup>. Ce hindi, qu’il appelle plus tard hindoustani et compare au confluent sacré du Gange et de la Yamuna pour son harmonieux mélange de hindi et d’ourdou courants, vise à éviter la désunion des deux principales communautés religieuses. En 1927, est fondée la *Hindustani Akademi* à Lucknow. Mais les suspicions, loin de s’estomper, l’amènent à un conflit ouvert avec les partisans du hindi sanskritisé, notamment Seth Govind Das et P.D. Tandon, directeurs de la puissante organisation *Hindi Sahitya Sammelan* (et proches des fondamentalistes de la *Hindu Mahasabha*), où, depuis 1918, Gandhi diffusait ses positions linguistiques et dont il démissionne en 1941. Conflit aussi avec les partisans de l’ourdou persianisé (comme Jinnah, lui-même anglophone, fondateur de la Ligue musulmane, qui décide d’adopter l’ourdou comme langue nationale du Pakistan en 1937), mais aussi avec des modérés, comme le directeur de l’organisation pour la promotion de l’ourdou (*Anjuman-i taraqqi-i urdu*), Abdul Haq, en 1936 quand la *Bharat Sahitya Parishad* adopte l’écriture nagari dans ses comptes rendus.

L’hindoustani, langue de syncrèse culturelle et linguistique, a connu une courte période d’institutionnalisation : en 1938, le *Hindustani Committee* se donne pour tâche de faire un dictionnaire, avec Abdul Haq, Tara Chand, Ram Naresh Tripathi et R. B. Saxena ; la *Hindustani Prachar Sabha* (puis *Sangh*), fondée en 1942 à Wardha par les démissionnaires du *Rashtra Bhasha Prachar Samiti* (« Comité pour la diffusion de la langue nationale »), dont Gandhi, Rajendra Prasad, Nehru, Pattabhi Sitaramayya et Tara Chand, a aujourd’hui disparu comme le comité qu’elle remplaçait. C’est donc le hindi/ourdou parlé que Gandhi a en tête quand il le présente comme la seule langue propre à un *swaraj* qui serait celui, « non de l’élite anglophone, mais des millions d’affamés et des millions d’illettrés, et de femmes et d’intouchables, et de tous les dominés. » (*Young India* 1931).

### 1.3.3. La Constitution et les institutions modernes

Les plus difficiles sessions de l’Assemblée Constituante qui siège entre 1947 et 1950 ont été celles qui portaient sur la langue. Les « modérés », dont Nehru, Patel, Pattabhi Sitaramaya, et les « hindiwallahs » s’affrontent avec une

---

<sup>41</sup> Dès 1909, Gandhi dénonce le « pilori » qu’a représenté l’anglais pour lui, perte énorme de temps et d’énergie, l’aliénation d’avec sa propre famille, tragédie éducative et politique (voir aussi *The evil wrought by the English Medium*, Ahmedabad, Navjivan Publishing House).

<sup>42</sup> A quoi il tient jusqu’à l’Indépendance, encore dans son discours lors de la Jubilee Celebration de 1946 : « I want a pledge from you here and now that you will all learn Hindustani. I say it is your dharma to learn Hindustani which will link South with the North ».

grande violence. Seth Govind Das et P.N. Tandon, les deux plus virulents défenseurs du hindi sanskritisé, vont jusqu'à accuser de trahison nationale les partisans d'une autre graphie que la nagari : P. D. Tandon par exemple écrit le 8 avril 1949 que s'opposer à la langue nationale hindi écrite en nagari revient à trahir la nation, et l'ourdou est dépeint comme une langue sémitique, donc étrangère et dangereuse pour l'unité nationale<sup>43</sup>. C'est la question de la langue, du reste reportée jusqu'à la dernière année, qui contraignit Nehru à recourir par trois fois au vote, alors qu'il avait identifié le projet démocratique au choix consensuel, ce qui put se faire pour tous les articles autres que ceux relatifs à la langue (343-351). Et c'est sur la question de la graphie des chiffres que faillit achopper le dernier vote, les deux factions ayant d'abord eu le même nombre de voix (d'où la légende d'un choix du hindi à une voix près).

La Constitution, rédigée en anglais, promulgue deux langues officielles, le hindi et l'anglais (une durée de quinze ans étant prévue pour préparer le choix exclusif du hindi), les numéraux étant dans la graphie internationale<sup>44</sup>. Pas de langue nationale donc, bien qu'en hindi ce soit systématiquement le terme *rāshṭrabhāṣhā* ou *rajbhāṣhā* (« langue nationale ») qu'on emploie. L'article 351 donne les directives de diffusion et de développement de la langue hindi de manière à en faire l'expression de la culture composite du pays, par emprunt à l'hindoustani et aux autres langues régionales, ainsi qu'au sanskrit<sup>45</sup>. Elle comporte une annexe (*Eighth Schedule*) enregistrant les principales langues régionales (quatorze en 1950), et présente la nouvelle organisation des États.

Ces trois points sont à l'origine de la montée des tensions en matière de langue, tensions qui se sont de plus en plus politisées au XX<sup>e</sup> siècle, pour aboutir d'une part au refus du hindi comme langue nationale ou officielle unique en 1965, de l'autre à la réorganisation des États, en 1956 d'abord, poursuivie ensuite jusqu'en 2002. Quant à l'annexe des langues officielles régionales

---

<sup>43</sup> Accusation qu'on retrouve périodiquement. L'apparition de *Mein Kampf* sur les marchés (constatée depuis 2000) n'est évidemment pas sans rapport avec cette conception du hindi symbole aryen vs l'ourdou symbole sémite.

<sup>44</sup> Les traductions hindi comme ourdou furent déclarées illisibles par Nehru, hindiphone de naissance. Quant à la langue nationale, c'est délibérément qu'elle fut rejetée, par consensus, alors que le Pakistan promulguait en 1952 l'ourdou, langue minoritaire au Pakistan, comme langue nationale (Documents de l'Assemblée Constituante, *Basic Principles Committee*).

<sup>45</sup> Article 351: « Directive for development of the Hindi language. It shall be the duty of the Union to promote the spread of the Hindi language, to develop it so that it may serve as a medium of expression for all the elements of the composite culture of India and to secure its enrichment by assimilating without interfering with its genius, the forms, style and expressions used in Hindustani and in the other languages of India specified in the Eighth Schedule, and by drawing, wherever necessary or desirable, for its vocabulary, primarily on Sanskrit and secondarily on other languages ».

(*scheduled languages*), elle s'est elle aussi étendue jusqu'à en dénombrer aujourd'hui vingt-deux.

Le *Board* (puis *Committee*) of *Scientific and Technical Terminology*, créé en 1950 et chargé des créations néologiques et de la préparation de dictionnaires techniques, recourt exclusivement aux dérivations et calques du sanskrit, créant un hindi officiel très éloigné de la langue parlée par la population hindiphone. C'est cette langue qui est officiellement diffusée, notamment par l'Institut Central du Hindi (*Kendriya Hindi Sansthan*), à Agra, Delhi, Mysore, Hyderabad, Gauhati<sup>46</sup> et ses journaux (*Bhāṣā, Varṣikī, Sāhityamālā*). C'est elle qui est enseignée dans les écoles, où les directives officielles (du *Central Advisory Board of Education*, créé en 1956) prévoient une formule à trois langues, dont la langue officielle de l'Union, à côté de la langue régionale<sup>47</sup>. Dans certaines régions « hindiphones », où la langue d'enseignement est censée être la langue maternelle, le style de hindi utilisé diffère tellement de celui du parlé (avadi, braj, chattisgarhi, rajasthani) que l'élève a souvent l'impression d'une langue étrangère. D'où l'énorme taux d'échec scolaire, dans le Bihar et le Chhattisgarh en particulier, où les instructions données par les manuels scolaires sont incompréhensibles pour les enfants, comme le hindi même simplifié des enquêteurs. L'élaboration de manuels en dialecte est souvent critiquée comme potentiel encouragement aux forces de désintégration, tandis que se perpétue auprès des instituteurs le sentiment que seule l'instruction dans la langue standard libèrera les locuteurs « patoisants » de leur arriération (*backwardness*). La scolarisation en hindi standard, loin de résorber la distance entre hindi officiel et parlars régionaux, en dramatise donc l'effet, par l'infériorisation qu'elle implique de ces derniers. Dans un rapport longtemps censuré, au titre éloquent (« Linguistic deprivation among the socially disadvantaged in Bihar »), M. K. Tiwari a mis en évidence une véritable aliénation des locuteurs des trois « dialectes » indo-aryens principaux (bhojpuri, magahi, maithili), qui ne maîtrisent pas le hindi standard, les défavorisés se trouvant réduits par l'école à un « alinguisme » de fait (que dénonçait déjà Grierson un siècle plus

<sup>46</sup> Website : <http://www.indiaeducation.ernet.in/institutions/PROFILE.ASP?no=U01283>.

<sup>47</sup> La « three language formula », remaniée par la Commission Kothari une première fois en 1966, est encore souvent difficile à appliquer. Un exemple des conflits qu'elle peut engendrer est illustré au Karnataka, lorsqu'en 1985 le Comité Gokak modifia la liste des langues maternelles pour en exclure le sanskrit, qui devint troisième langue, ainsi que l'ourdou, alors que le kannada devint obligatoire comme première langue. S'ensuivit une révolte des Brahmanes en faveur du sanskrit, et un « jihad » des musulmans (même non ourdouphones), qui avaient du reste revendiqué en masse le droit à l'éducation en kannada en 1971 et 1981. Les loyautés linguistiques avaient évolué, s'associant de plus en plus dans les années 1980 à la langue comme marqueur d'identité politique et communautaire.

tôt)<sup>48</sup>. L'aliénation linguistique se retrouve à tous les niveaux (administration, police, justice), le citoyen défavorisé ne pouvant comprendre les formulaires qu'il doit remplir et signer.

Quant aux rapports du hindi avec les autres langues officielles ou régionales (décrites et soutenues par le Central Institute of Indian Languages de Mysore<sup>49</sup>), ils ont été si catastrophiques qu'en 1965 l'imposition exclusive du hindi est violemment refusée en particulier dans les États du sud, à la suite du rassemblement anti-hindi du parti DMK à Madras (Dravida Munetra Kazhagam anti-Hindi Conference), furieux de la disparité entre les investissements pour diffuser le hindi et l'absence totale d'efforts pour l'enrichir d'emprunts aux autres langues. Le « nouvel hindi », perçu comme une « négation de la démocratie laïque », devient un symbole de sectarisme religieux et cause la ruine des langues minoritaires, selon Frank Anthony, leader de la faction pro-anglais, dans les années 1960 (*Report of the Committee of Parliament on Official Language*). Ces langages minoritaires ont du reste d'autres raisons de revendiquer un statut, à travers la création d'un nouvel État, comme ce fut le cas de la première division, celle de l'Andhra Pradesh, créé en 1953 après le jeûne à mort du leader du mouvement télougou Poti Sriramulu en 1952. S'ensuivirent de nombreuses autres divisions : Nagaland et Assam en 1963, Panjab panjabiophone et Haryana hindiphone en 1966, Goujarat et Maharashtra en 1966, puis Mizoram, Meghalaya, Tripoura, en 1972, Goa séparé du Maharashtra en 1994, jusqu'au Jharkhand santhaliphone et au Chhattisgarh séparés en 2000 du Bihar et du Madhya Pradesh. Les mouvements linguistiques, largement politisés, visent l'inscription à l'article VIII, qu'elle soit ou non assortie de la création d'un nouvel État.

Mais quels que soient la véhémence de la lutte pour la reconnaissance officielle des diverses langues régionales et les griefs contre le hindi « officiel », dans l'accès à la reconnaissance publique (nationale) et aux emplois, c'est l'anglais, et non le hindi, qui exerce le poids le plus considérable. Pour ne prendre que quelques exemples, le prestigieux concours scientifique de l'IIT implique la connaissance de l'anglais, tout comme celui de l'IAS, l'équivalent de l'ENA. Les candidats trop faibles en anglais font théoriquement l'objet d'une délibéra-

---

<sup>48</sup> TIWARI, M.K., 1995, « Linguistic Deprivation Among the Socially Disadvantaged in Bihar », *International Journal of Dravidian Linguistics*, p. 8-81.

<sup>49</sup> « The Central Institute of Indian Languages was established to co-ordinate the development of Indian Languages, to bring about the essential unity of Indian languages through scientific studies, promote inter-disciplinary research, contribute to mutual enrichment of languages, and thus contribute towards emotional integration of people of India », indique d'emblée le site de l'Institut (<http://www.ciil.org/Main/Languages/index.htm>). Il faut signaler le succès des missions d'alphabétisation qu'il s'assigne, notamment en pays tulu, langue dite « tribale ».

tion, mais ils sont rarissimes<sup>50</sup>, indice que l'excellence scientifique ne se recrute que dans les formations scolaires English-medium : les statistiques des reçus sont fonction du taux d'établissements scolaires anglophones dans l'État (Tamil Nadou dans les années 1960, États du nord-est maintenant, ont des pourcentages de reçus très supérieurs au rapport de leur population à la masse nationale, et l'inverse est vrai du Goujarat, du Rajasthan ou du Bihar).

Pourtant les tirages des grands quotidiens ne reflètent pas une domination écrasante de l'anglais, qui est suivi de près par le malayalam (parlé dans l'État le plus alphabétisé) et le hindi : 1 687 099 pour le *Times of India*, quotidien en anglais le plus lu, 847 346 pour l'*Hindustan Times*, à peu près comparable au tirage du journal bengali le plus vendu (*Ananda Bazar Patrika*), le quotidien hindi le plus vendu (*Dainik Jagaran*) ayant un tirage de 1 138 035 et celui en malayali (*Malayala Manorama*) de 1 208 001. Le lectorat, par contre, était estimé en 2006 supérieur pour les quotidiens hindi (*Dainik Jagaran* : 21,2 millions, *Rajasthan Patrika* : 21 millions), alors que celui du *Times of India* tourne autour de 8 millions, celui du *Hindu*, du *Hindustan Times* et du *New Indian Express*, de 4 millions.

#### 1.4. ECRITURE, LITTÉRATURE, TRADITION GRAMMATICALE

##### 1.4.1. Les écritures

On saisit le caractère éminemment politique de la question de la graphie à la vigueur des dissensions que créa ce point dans l'Assemblée Constituante. Si aujourd'hui les diverses réalités recouvertes par le terme *hindi* ont pour écriture l'alphabet utilisé aussi pour le sanskrit, la devanāgarī,<sup>51</sup> ainsi que pour le marathi et le népali, les superpositions entre langue et écriture sont modernes. Les textes anciens aujourd'hui considérés comme socle de la littérature hindi, – composés pour la plupart avant la généralisation du terme hindi pour désigner la langue, du reste non encore standardisée, parlée dans la région – ont été compilés dans diverses écritures. Ainsi la littérature panjabi a, jusqu'au XX<sup>e</sup>, siècle été écrite surtout en caractères arabes modifiés, dits « arabo-persans », ou en nagari.

La question graphique, si brûlante lors des débats de l'Assemblée Constituante, n'est que depuis un siècle un marqueur d'identité linguistique. La nagari s'est développée à partir de la brahmi, elle-même développée au temps

---

<sup>50</sup> Et les délibérations peuvent se faire attendre des années, comme dans l'affaire de l'étudiant Shyam Rudra Pathak, qui avait soumis un mémoire sur le bio-gaz rédigé en hindi à l'IIT en 1985 et perdu son emploi chez Tata Electronics & Co parce qu'il attendait toujours ses résultats, plusieurs années après la soumission du mémoire...

<sup>51</sup> Ou nāgarī. Le mot est dérivé de nagar « ville, cité », et deva « dieu ».

d'Ashoka (III<sup>e</sup> s. av. J.-C.) à partir de l'écriture araméenne ou d'une combinaison entre cette dernière et la karoshthi, dérivée du grec<sup>52</sup>. De la brahmi sont aussi dérivées les écritures dravidiennes, et la sharda (nord-ouest de l'Inde) à partir de laquelle se sont formées la gurmukhī, alphabet de la langue panjabi, (*litt.* «de la bouche du guru», car son invention est attribuée à Angad, second guru de la tradition sikhe entre 1637 et 1651), la ṭākṛī employée au Jammu Kashmir, dont se rapproche l'écriture dogrī, kullūī (Himachal Pradesh) et la laṇḍā, utilisée par les commerçants dans la même région. La branche nagari représente l'évolution centrale de la brahmi, après un stade dit gupta (du nom de la dynastie Gupta, IV-V<sup>e</sup> s.) puis sa version cursive kuṭīla («courbe»), qui aboutit, au XII<sup>e</sup> siècle, à la devnāgarī moderne à l'ouest (Goujarat, Rajasthan) et aux divers types de kaiṭhī plus anguleuses des parlers orientaux, du Bihar à l'Assam (bhojpurī kaiṭhī, māgahī kaiṭhī, et la maithīlī kaiṭhī ou tirhutī réservée aux brahmanes maithili et proche du bengali). La branche centrale-occidentale de la nagari produit aussi la mahājanī, cursive sans voyelles (du nom de la caste de prêteurs des Mahajan), utilisée par les négociants du Rajasthan, et la moḍī, en usage au Maharashtra et réputée inventée par le ministre Balaji Avagi de Shivaji à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. La devanagari ne s'est imposée qu'au XX<sup>e</sup> siècle sur la kaiṭhī, encore utilisée au XIX<sup>e</sup> siècle pour écrire l'ourdou et le hindi, notamment par les Kayasth, clercs officiels du Raj britannique.

#### 1.4.2. La littérature hindi moderne

Peu touchée par l'officialisation de la langue, et pas encore par la communautarisation des rapports entre hindi et ourdou, la littérature hindi a pour figure fondatrice Premchand (1880-1936), à l'origine du courant progressiste, réaliste et social, qui a commencé à écrire en ourdou<sup>53</sup>. Comme Jainendra Kumar, premier artiste du style, suivi dans les années cinquante par Phanishwarnath Renu, il illustre le courant gandhien qui domine l'époque, parallèlement aux marxistes (Yashpal, Raghav, Nagarjun). L'école de poètes et de dramaturges qui les précède (čhāyāvād), marquée par Tagore et par la philosophie védantique, a une langue plus sanskritisée (Jayshankar Prasad, Sumitra Nandan Pant, Nirala, Mahadevi Verma). La génération active après l'indépendance a fondé un nouveau style de poésie (naī kavītā, ou «nouvelle poésie»,

<sup>52</sup> Karoṣṭhī. Voir SALOMON, Richard, 1998, *Indian Epigraphy. A Guide to the Study of Inscriptions in Sanskrit, Prakrit, and the Other Indo-Aryan Languages*, London, OUP.

<sup>53</sup> Bien que l'on cite régulièrement comme premier roman *Parikṣā gurū* de Srinivas Das en 1882, voire Bhagyavati, de Shraddharam Pullori en 1877, et que le roman vraiment populaire (un peu à la façon d'Alexandre Dumas) soit dû à Devakinandan Khatri avec la série de *Chandrakantā* en 1881 et de ses volumineux descendants *Chandrakantā kī santānī* dont la publication s'étale sur dix ans.

avec Agyeya) et de réalisme, délibérément détaché de tout jugement et de toute idéologie, dite la « nouvelle nouvelle » (nāī kahānī), autour de Mohan Rakesh, Kamleshvar, Rajendra Yadav, Mannu Bhandari, Krishna Sobati, Krishna Baldev Vaid et Nirmal Verma. Ces trois derniers sont devenus les plus originaux des romanciers contemporains, Sobati avec des inflexions panjabi, Vaid dans une langue très composite, ourdouisée et sanskritisée, Nirmal Verma dans une prose poétique sobre.

Si les héritiers de la nouvelle poésie (Muktibodh, Kedarnath Singh, Kunwar Narain, Udayan Vajpeyi, Ashok Vajpeyi, Trilochan) sont trop variés pour les regrouper en écoles ou tendances, le théâtre est aujourd'hui plus homogène, exploitant souvent certaines formes du théâtre sanskrit (dont le metteur en scène comme personnage) et des arts populaires, voire tribaux (pantomime, chants, danse), mais à des fins généralement subversives (chez Habib Tanvir par exemple), dans la tradition brechtienne qui a renouvelé le théâtre social de l'IPTA (Indian People's Theatre Association) des années 1950. La fin du XX<sup>e</sup> siècle voit émerger comme genre la littérature féminine (Geetanjali Shree, Alka Saraogi) et la littérature des opprimés ou *dalit* (Valmiki, Chauhan, Nemi-sharay). La National School of Drama et la Sahitya Akademi (l'Académie des lettres) sont les deux institutions officielles les plus actives en matière de financement de projets littéraires, mais les très nombreuses revues littéraires (depuis *Hans*, fondée par Premchand, *Abhivyakti*, *Anubhuti*, *Samkalin Bhartiya Sahitya*, à la récente revue en ligne *Pratilipi*) constituent un espace remarquablement dynamique pour la création et la critique littéraires.

### 1.4.3. La tradition grammaticale

Il y a depuis 1676 (*Tuḥafat-ul-hind*, « Trésors de l'Inde », de Mirza Khan, en persan) une tradition ininterrompue de description de la langue sous le nom d'ourdou (Inshallah Khan 'Insha'), d'*hindustani* (Ketelaar, en hollandais : *Instruction or Teaching of the Hindustani and Persian languages* [1698]; John Gilchrist, en anglais : *Grammar of the Hindostanee language* [1796], *Oriental Linguist* [1798], *Stranger's East Indian Guide to the Hindostanee* [1803]; Garcin de Tassy : *Rudimens de la langue hindoustanie* [1829]), de hindi (Kellogg : *Grammar of Hindi* [1856]), d'ourdou à nouveau (Platts : *Grammar of Hindustani or Urdu Language* [1873]). Les deux derniers ouvrages sont encore des références, bien que dépassés dans l'analyse philologique par les travaux des savants indiens formés à la grammaire historique (Kamtaprasad Guru : *Hindī vyākaraṇ* [1920], Kishore Vajpeyi : *Hindī śabdānuśāsan* [1958], R. B. Saxena : *Evolution of Awadhi* [1937], U. N. Tiwari : *Hindī bhāṣhā kā udgam aur vikās* [1956]; *Origin and Development of Bhojpuri* [1966]). Tej Bhatia (*History of the Hindi Grammatical Traditions* [1987]) fait de cette

tradition une très bonne exégèse. Ensuite s'impose la tradition générative, dont le meilleur ouvrage est en syntaxe celui de Tara Mohanan (*Argument Structure in Hindi* [1994]) et en phonologie celui de Manjari Ohala (*Aspects of Hindi Phonology* [1983]). Hindi Morphology de R Singh & R. Agnihotri (1997) fait exception au courant générativiste, ainsi que *Hindi Grammar* d'Annie Montaut (2004).

Carte 2 - Les langues parlées en Inde



Carte 3 - Le hindi et ses variétés régionales en Inde











## 2. L'ÉVOLUTION DU HINDI DANS UNE AIRE MULTILINGUE

Publié dans Montaut Annid, 2012, *Hindi*, Louvain, Peeters (Société Linguistique de Paris, Collection Langues du monde), pp. 31-52

### Résumé :

L'étude porte sur l'évolution du hindi dans l'environnement multilingue caractéristique du sous continent indien : après une brève présentation des classifications du hindi dans la famille indo-aryenne et des principaux traits de l'évolution diachronique de la langue à partir du sanskrit, sont abordés les phénomènes de contact avec le dravidien, déploiement des « dialectes », dont certains sont linguistiquement des langues à part entière, bilinguisme et diglossie, langues de contact et pidgins.

### Abstract

The study bears on the evolution of the Hindi language in the multilingual environment which characterizes the Indian subcontinent. After a brief presentation of the classifications of Hindi within the Indo-Aryan family and of the main features of the evolution of the language out of Sanskrit, the main phenomenons of contact with Dravidian are treated, as well as the development of dialects, some of which are linguistically full fledged languages, bilingualism and diglossia, contact languages and pidgins.

La manière dont les parlers hindi, et plus généralement les langues indo-aryennes, ont été classifiées depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle reflète le jugement porté sur leur évolution, en fonction de la filiation avec le sanskrit sur un plan philologique, ou des phénomènes de contact et des variations sociologiques.

### 2.1. CLASSIFICATIONS

#### 2.1.1. Les familles linguistiques

##### 2.1.1.1. *L'indo-aryen dans les langues indiennes*

À partir de la découverte de William Jones sur les similarités du latin, du grec et du sanskrit, en 1786, de grande portée en Europe après la publication du troisième discours sur les Hindous (*Asiatic Researches*, 1788)<sup>54</sup>, les philologues européens (Bopp, Pott, Lassen, Pictet, etc.) construisent et vérifient l'hypothèse de la famille linguistique indo-européenne, hypothèse scientifique contemporaine de l'émergence des nouvelles sciences que sont la grammaire comparée, l'ethnologie et les sciences naturelles, la génétique.

D'emblée récupérées par la philosophie avec Friedrich Schlegel dont *l'Essai sur le langage et la sagesse des Hindous* (1808) est traduit dès 1837, ces recherches ont noué avec les théories évolutionnistes et les hiérarchies racistes

---

<sup>54</sup> La même découverte avait été faite dix ans auparavant par le Révérend Père Cœurdoux, dont le mémoire, plus nourri que celui de Jones (vocabulaire, déclinaisons, etc.) n'avait pas été jugé assez digne d'intérêt par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour être publié.

des rapports qui les ont longtemps discréditées. L'*Essai* de Schlegel par exemple, bible des premiers orientalistes européens, défend clairement la supériorité intellectuelle (et la plus grande ancienneté) des langues flexionnelles, seules aptes à dire le monde intelligible, sur les langues agglutinantes (« sémitiques » dit-il), rocaillieux amas de particules suffixées imprononçables, et les langues isolantes (« proches du cri »)<sup>55</sup>. Les néo-grammairiens, qui fondent la science du comparatisme et de l'évolution linguistiques en mettant en évidence des lois phonétiques, ont néanmoins une approche scientifique rigoureuse<sup>56</sup>. Les premières classifications des langues indiennes, contemporaines du premier *Census* (1872), souvent dues à des missionnaires formés à l'école philologique, intègrent d'emblée à l'indo-européen les langues indo-aryennes parlées au nord de l'Inde (ourdou, panjabi, sindhi, goujarati, marathi, bengali, oriya, assamais<sup>57</sup>). Est ensuite identifiée la famille dravidienne (au début confondue avec les langues munda et austriques, reprenant l'amalgame de ces drāviḍa des grammaires sanskrites qui désigne les mots ou prononciations non aryennes) ; Caldwell, dès 1856, revendique même pour le dravidien une ancienneté supérieure au sanskrit et une cohérence égale à celle de l'indo-aryen dans *A Comparative Grammar of Dravidian Languages*<sup>58</sup>. La famille austro-asiatique (dite munda ou kol) a été constituée dès le tournant du siècle par Schmidt, mais c'est seulement après les travaux de Konow que paraît, en 1975, la première grammaire comparée des langues munda, de Bhattacharya, où n'est du reste pas traité le sous-groupe mon-khmer (dont le khasi, parlé au Meghalaya). Quant à la famille dite tibéto-birmanne, qui regroupe le plus grand nombre de langues (mizo/lushai, meithei/manipuri, ao, konyak, mao, ladakhi, etc.), mais parlées par un nombre de locuteurs généralement très faible, elle est beaucoup plus hétérogène. Ces quatre grandes familles linguistiques se partagent inégalement la masse des locuteurs indiens (IA : env. 75 %, Dr. : env. 23 %, AA : un peu plus de 1 %, TB : un peu moins de 1 %), et comportent toutes des langues dites « tribales » dans des proportions inégales (c'est en IA qu'il y en a le moins)<sup>59</sup>.

L'indo-aryen, branche indienne de la famille indo-européenne, s'est séparé de l'indo-iranien vers le troisième millénaire avant notre ère, lorsque les tribus aryennes entament leur migration depuis l'Asie centrale vers l'Indus, puis les plaines du Gange<sup>60</sup>. Les premiers hymnes védiques (*Rig Veda*, datant probable-

<sup>55</sup> Idées reprises par Michelet dans *La Bible de l'humanité* (1864), ouvrage qui met en contraste les « Bibles de la lumière » aryennes (l'*Enéide* latine, l'*Iliade* et l'*Odyssée* grecques, le *Mahabharata* et le *Ramayana* indiens, le *Shahnameh* perse) et les « Bibles des ténèbres » (la Bible et le Coran).

<sup>56</sup> Bopp prouve en particulier, à l'opposé de Schlegel, que la flexion casuelle et verbale est d'origine suffixale.

<sup>57</sup> Le kashmiri, très influencé par les langues iraniennes, comme les autres langues dardes d'Asie du Sud (shinha, kalasha, kohistani), a parfois été exclu, avec les langues kafir, du groupe indo-aryen. Le singhalais, en contact prolongé avec le dravidien, n'apparaît pas lui non plus dans les premières classifications, ni le divehi parlé aux Iles Maldives, qui y est apparenté.

<sup>58</sup> La notion d'ancienneté (antiquity) et de supériorité culturelles se trouve plus nettement avancée dans *Tamilians Eighteen Thousand Years ago*, de Kanakabhai PILLAI (1904).

<sup>59</sup> Leurs caractéristiques principales sont décrites dans l'introduction aux *Langues d'Asie du Sud* (MONTAUT, Annie (éd.), 1997, Gap, Ophrys), avec une bibliographie plus détaillée, à laquelle il faut aujourd'hui ajouter ANDERSON, Gregory D.S. (ed.), 2008, *The Munda Languages*, London-New York, Routledge.

<sup>60</sup> Sur cette migration, les recherches récentes montrent que ce n'est ni le cheval, ni les armes, ni la sépulture qui caractérisent le groupe, dont le nom *Arya* désigne par ailleurs celui qui se comporte conformément au rite. La reconstitution du trajet des tribus aryennes fait toujours l'objet de vives polémiques, tournant autour du peuplement ancien des sites harappéens (Harappa, Mohenjo Daro, Lothal, Dholavira : Sindh, Panjab, Goujarat), dont l'écriture (sur des sceaux) n'est pas encore déchiffrée : pour les tenants de la thèse dravidienne, les modes de sépulture et la

ment de 1500 av. J.-C.) sont encore si proches des quelques textes conservés de l'*Avesta* qu'on a pu considérer les deux œuvres comme une même langue diversifiée seulement par des variantes phonétiques : l'avestique a les spirantes /ɣ, θ/ ignorées du sanskrit, mais non /l/ et /bh/, il a /h/ et non /s/ comme le sanskrit en position initiale ou pré-vocalique (Av. ahura, homa vs Sk. asura, soma) et il a la sonore dentale /z/ ignorée du sanskrit qui a la palatale affriquée /j/ (Av. zatha vs Sk. jatha).

### 2.1.1.2. Classification du hindi dans les langues IA

La grammaire comparée de Beames (1872-79), première à classer les langues IA, accorde au hindi une position centrale, dans une vision linéaire (d'ouest en est), et sur des critères exclusivement lexicaux liés à la reconstruction de l'histoire culturelle<sup>61</sup>. Les langues occidentales contiennent moins de mots tatsam (sanskrit) que les langues orientales, d'où le tableau suivant :

			panjabi	
		hindi		
bengali			goujarati	
	sindhi			oriya
marathi				

Pour Beames, les tribus indo-aryennes descendent du nord-ouest et se fixent dans la région du Panjab et de Delhi-Lucknow. Une riche culture urbaine se crée. Dans leur progression vers l'est, les langues se dégradent en l'absence de foyer culturel. Le Bengale n'est qu'un vaste marécage peuplé de semi-sauvages vivant nus au ras du sol dans des cases sommaires, et il faut donc emprunter au sanskrit pour forger une langue digne de ce nom, emprunt encouragé chez les pandits par la découverte britannique de la noble et riche langue ancestrale – Britanniques à l'époque mal informés sur les foyers de culture occidentaux, car ils étaient venus par le golfe du Bengale, et voyaient dans le bengali l'héritier direct du sanskrit. D'où la proportion de *tatsam*, mots de forme (telle qu'en langue) sanskrite, inexplicable dans une langue spontanément « cultivée » (qui dispose des *tadbhav* correspondants, ou mots issus du sanskrit et ayant donc subi une évolution historique qui en modifie la forme). À l'ouest, l'importance des contacts linguistiques et culturels avec le persan altère l'« aryanité » de la langue, ce qui fait que le hindi est le meilleur exemple d'IA et remplit, culturellement et linguistiquement, la position centrale dont a jadis joui le sanskrit.

Grierson ensuite (1901/3 : 117), auteur du magistral et toujours consulté *Linguistic Survey of India* (LSI), propose au tout début du XX<sup>e</sup> siècle une théorie du centre et de la périphérie qui confortait une vision de l'arrivée des

structure des villes harappéennes sont la preuve de l'occupation ancestrale de la région par les Dravidiens ; pour les tenants de la thèse aryenne, l'organisation et le degré de culture prouvent au contraire soit que les Aryens ont toujours été présents dans la région (l'Inde étant le berceau originel de l'aryanité), soit qu'ils ont transité par la région en la dominant commercialement, avant de la quitter au milieu du second millénaire avant J.-C. à la suite d'une catastrophe naturelle et de la désertification de l'aire. Voir en particulier WITZEL, Michael, 1999, « Aryan and non Aryan Names in Vedic India. Data for the Linguistic Situation c. 1600-500 B.C. », in J. BRONKHORST & M.M. DESHPANDE (eds.), *Aryan and non-Aryan in South Asia : Evidence, Interpretation and Ideology*, Cambridge, Harvard University Press, p. 337-404 ; RATNAGAR, Shereen, 2007, « The Aryan Homeland Debate in India », in P.L. KOHL, M. KOZELSKY & N. BENYEHUDA (eds.), *Selective Remembrances : Archeology in the Construction, Commemoration and Construction of National Pasts*, Chicago, University of Chicago Press, p. 349-378.

<sup>61</sup> BEAMES, John, 1872-79, *A Comparative Grammar of the Modern Aryan Languages of India (to wit Hindi, Punjabi, Sindhi, Gujarati, Marathi, Oriya and Bengali)*, réédité chez Munshiram Manoharlal (Delhi, 1970).

Indo-Aryens par vagues, à l'époque à la mode : le centre, pour ce qui est des langues IA, ou cercle intérieur (« *inner circle* ») est pour Grierson un noyau formé par le hindi occidental (aujourd'hui hindi standard), le panjabi oriental, l'ourdou, les paharis occidentaux, les parlers rajasthani de l'est, langues parlées dans la plaine gangétique occidentale, la Doab ou Midland. Ces parlers correspondraient au noyau le plus récent formé par la seconde vague des immigrants indo-aryens lors de leur descente dans la plaine du Gange, vague qui aurait chassé vers l'extérieur dans les quatre directions le noyau des plus anciens immigrants arrivés à une époque où l'indo-aryen, qui n'aurait pas encore acquis ses traits distinctifs, aurait donc été relativement indistinct de l'iranien et se serait en outre corrompu. Le cercle extérieur de Grierson (« *outer circle* ») correspond au bengali (et assamais, oriya, maithili), au marathi, au rajasthani occidental et au sindhi, langues réparties à la périphérie respectivement orientale, méridionale et occidentale-septentrionale de la Doab. Le noyau intérieur serait l'héritage direct du védique, ultérieurement développé en sanskrit classique puis en prakrit sauraseni ; le hindi occidental apparaît donc central, le plus authentique exemple d'indo-aryen.

L'argument structurel chez Grierson appuyant la théorie des vagues de l'immigration indo-aryenne dans le Sous-Continent<sup>62</sup> est, outre l'argument phonologique (dans le cercle extérieur, maintien des voyelles finales e, i, u, changement des affriquées palatales en dentales, substitution de r à l et ʀ, interchangeabilité des sonores rétroflexe et dentale entre voyelles, etc.), celui de l'ergativité, ainsi formulé : les langues du noyau central n'ont pas de conjugaison au passé, alors que celles du cercle extérieur en ont une. De fait, les langues qu'il mentionnait comme constituant le cœur de l'IA ont à l'accompli un prédicat de forme participiale, marqué en nombre et en genre mais non en personne, à la différence du bengali. S.K. Chatterji, auteur d'une remarquable histoire du bengali, montre la faiblesse des arguments phonologiques, et dénonce l'hétérogénéité du « cercle extérieur » sur le plan du passé. Le cercle extérieur n'aurait pas de cohérence, le noyau central n'aurait du coup plus de justification linguistique ni culturelle. La critique est forte, et Grierson l'intègre dans les volumes suivants du *LSI*.

Une seconde classification de l'indo-aryen s'ensuit, où la ligne de partage passe par l'est de l'Uttar Pradesh et le Bihar : langues ergatives à l'ouest, langues « nominatives » à l'est. D'autres fractures appuient la distinction mais sans étayer une théorie concentrique de l'immigration : perte du genre (conservé au centre, en hindi-ourdou et panjabi, langues à deux genres, et à l'ouest, en goujarati, marathi, sindhi, kashmiri, langues à trois genres, mais disparu à l'est, en hindi oriental, maithili, bengali, assamais, oriya) ; perte de la flexion nominale et adjectivale (pour les mêmes langues), déjà très érodée dans les langues occidentales (deux formes seulement, directe et oblique, et pas toujours distinctes)<sup>63</sup>.

La classification aujourd'hui retenue (Cardona [1974] 2003) est quadripartite. La branche orientale comprend assamais, bengali et oriya, la branche

<sup>62</sup> Proposée par Hoernle et Stark en 1904. La théorie elle-même s'appuie sur l'anthropologie naissante et la craniologie, dont Rama Prasad Chanda (« Indo-Aryan Races », *Rajshahi*, 1916) se sert pour opposer les Aryens dolichocéphales du noyau intérieur aux brachycéphales du cercle extérieur.

<sup>63</sup> Les suffixes casuels (dont le fameux génitif en -er / -ker) des langues de l'est fonctionnent comme des affixes liés, et les marques héritées d'anciens cas flexionnels (locatif -i / -e) fonctionnent de la même façon.

nord-ouest comprend panjabi, lahnda, sindhi<sup>64</sup>, pahari (en trois groupes: à l'ouest, en Himachal Pradesh et Jammu Kashmir, le sirmauri, kului, chameoli, au centre, le garhwali et à l'est le kumaoni et le népali) et langues dardes (trois groupes: à l'ouest, le kafir, au centre le khowar, parlés au Pakistan dans la région de Gilgit, et à l'est le kashmiri), la branche sud-ouest comprend goujarati, marathi, konkani et singhalais, la branche centrale des «Midlands» comprend le hindi et ses dialectes, occidentaux (braj, bundeli) et orientaux (awadhi, bagheli, chattisgarhi). Les langues dites bihari (maithili, magahi, bhojpuri), comme rajasthani (mewati, ahirwati, harauti, malvi, nimadi, marwari) représentent respectivement la fusion du hindi oriental avec le bengali, et du hindi occidental avec le sindhi et le goujarati. Le khandeshi est lui aussi dans le groupe central, au nord du Maharashtra. (Voir Carte 3).

Les langues regroupées sous le label hindi sont très hétérogènes: à l'ouest le genre est grammaticalisé et l'énoncé est ergatif à l'accompli, ce qui n'est pas le cas à l'est. Le groupe oriental doit une partie de ses spécificités au prakrit développé dans le royaume de Magadha (magadhī), d'où la désignation de néo-magadhéen, le groupe occidental aux prakrits occidentaux, notamment sauraseni.

## 2.1.2. Classification structurale et traits aéreaux

### 2.1.2.1. De la notion de famille à la notion d'aire linguistique

Les classifications génétiques se sont faites grâce à la reconstruction des filiations mise en place par les comparatistes qui se fondaient largement sur des traits structuraux – la mise en évidence des lois phonétiques, partant, du système phonétique, par les néogrammairiens, a coïncidé avec la constitution de la famille indo-européenne. Il y a donc une base structurale aux distinctions génétiques, même si domine la notion d'évolution diachronique. C'est ainsi que les traits spécifiques de l'indo-aryen (aspiration des consonnes, nasalisation, pronom relatif, corrélation) le distinguent du dravidien (pas d'aspiration, pas d'opposition phonologique sourde/sonore, pas de pronom relatif, verbe conjugué unique dans la phrase, quotatif, distinction inclusif/non inclusif) et du groupe munda (arrêt glottal, consonnes glottalisées, duel, verbe indicant, pas de polarité verbo-nominale, distinction animé/non-animé dans les noms et la conjugaison). Mais dès les années 1960 s'est formée l'hypothèse que les traits panindiens l'emportaient sur les traits spécifiques propres à chaque famille.

L'hypothèse d'une aire linguistique indienne (sud-asiatique), formulée clairement par Emeneau (1980 [1967]), puis Masica (1976), et érigée par la linguistique soviétique en critère de constitution d'une nouvelle famille, la famille indienne (Andonov 1964), a été préparée par la découverte d'une part d'affinités marquantes entre le sanskrit et le dravidien, d'autre part d'un important stock lexical munda en sanskrit (Kuiper 1948, 1967). Dès 1924 en effet, Jules Bloch attribue certains traits indo-aryens comme l'usage du converbe (ou absolutif) et la rétroflexion des consonnes à l'influence du dravidien sur le sanskrit, tandis que dès 1948 Kuiper met en évidence la présence de nombreux mots munda en sanskrit ancien, tous deux concluant à l'importance

<sup>64</sup> Comportant le kacchi, lequel est souvent considéré comme un dialecte du goujarati.

fondamentale des contacts anciens, dès la formation de l'indo-aryen en tant que branche spécifique de l'indo-européen<sup>65</sup>.

Au début de notre ère, les noms dans la flore et la faune du Malabar mentionnés par les récits des voyageurs grecs marquent le début des interrogations sur les emprunts dravidiens en sanskrit. Bien que les recherches récentes mettent en évidence d'autres contacts linguistiques dès les hymnes védiques les plus anciens (langues du Caucase et de la Bactriane), il semble bien que dravidien et munda aient fortement contribué à distinguer le sanskrit, et surtout l'indo-aryen moderne, des autres branches de la famille indo-européenne.

### 2.1.2.2. *Traits panindiens*

De la douzaine de traits qu'on s'accorde aujourd'hui à reconnaître comme l'expression de l'aire linguistique sud-asiatique moderne, une bonne partie, comme la rétroflexion, est en tout cas présente dès les plus anciens textes attestés en tamoul, ce qui suppose un bilinguisme sociétal prolongé sur des siècles, d'où l'hypothèse de l'occupation ancienne du Sous-Continent par des dravidophones, chassés vers le sud par l'avancée aryenne ; d'autres traits, supposés d'origine munda, comme le redoublement onomatopéique ou la prégnance de la distinction animé/non-animé, ont pu générer l'hypothèse d'un peuplement originaire austro-mundaphone, replié sur les enclaves montagneuses et forestières (bande centrale entre Gange et Deccan) à la suite de l'avancée d'abord dravidienne puis aryenne. Mais la notion même de diffusion areale en provenance de telle ou telle famille linguistique est généralement considérée comme moins pertinente que celle de convergence entre les diverses familles en contact sur le Sous-Continent : ainsi l'ordre des mots, aujourd'hui SOV rigide, n'apparaît comme tel au début de notre ère ni en sanskrit ni en tamoul ancien, les deux langues qui offrent le plus de profondeur historique dans les textes attestés ; par ailleurs la rétroflexion, communément attribuée à l'influence dravidienne, a pu apparaître de façon spontanée ou comme une variante phonétiquement conditionnée, qui se serait progressivement généralisée en sanskrit. Ce qui est certain, c'est que sur les vingt-cinq siècles où l'on peut retracer l'évolution historique de l'indo-aryen, nombre des traits aujourd'hui considérés comme panindiens n'étaient présents en sanskrit qu'en tant que choix optionnels.

Sur le plan phonétique, l'opposition des consonnes dentales et rétroflexes structure le système (très fortement en IA et en dravidien, moins dans les deux autres familles). De l'ordre des constituants, à tête finale, découle une série de traits positionnels : le verbe est final dans sa proposition, le sujet initial, les compléments s'ordonnent avant le verbe, le plus central étant le plus proche du verbe (OI OD V) ; les indicateurs de cas sont des postpositions et non des prépositions (en vertu de l'ordre OV, où l'élément qui met en relation les compléments et le verbe se place entre les deux) ; le génitif (complément de nom) précède le nom recteur, l'adjectif précède le nom, la relative ou son

<sup>65</sup> BLOCH, Jules, 1924, « Sanscrit et dravidien », *BSLP* 25, p. 1-21 ; ANDRONOV, Michael S., 1964, « On the typological similarities of New-Indo-Aryan and Dravidian », *Indian Linguistics* 25, p. 119-126 ; KUIPER, Franciscus B. J., 1948, *Protomunda Words in Sanskrit*, Amsterdam, Noord Hollandsche, Uitg. Mij ; — 1967, « The Genesis of a linguistic area », *Indo-Iranian Journal* 10-2/3, p. 81-102 ; — 1991, *Aryans in the Rig Veda*, Amsterdam, Rodopi ; MASICA, Colin P., 1976, *Defining a Linguistic Area: South Asia*, Chicago, Chicago University Press.

équivalent précède le nom, tous les déterminants sont antéposés au nom, l'auxiliaire conjugué est final dans le groupe verbal, les verbes non finis précèdent le verbe fini.

Sur le plan morpho-syntaxique, une même base verbale fournit trois, ou parfois quatre, verbes corrélés correspondant à l'intransitif, au transitif, causatif et «double causatif»; la reduplication a diverses fonctions grammaticales (notamment distributive, itérative, mais non pluralisante) et expressives; l'absence d'un équivalent lexical du verbe «avoir» est palliée par diverses structures possessives; les prédicats expérientiels (sensation, sentiment, cognition, etc.) se construisent avec le datif de l'expérient; certains verbes de mouvement sont semi-auxiliarisés comme explicateurs verbaux qui marquent l'aspect perfectif et le point de vue de l'énonciateur (*cf.* 5.4.2.8).

Sur le plan lexical enfin, une partie importante des prédicats est formée de composés nom-verbe ou adjectif-verbe; les bases onomatopéiques redupliquées fournissent une part considérable du lexique; une grande quantité de lexèmes sont communs, ce qui s'explique par le caractère panindien de l'hindouisme mais aussi de la culture indienne.

Langue indienne, le hindi standard présente donc toutes les particularités propres à l'aire indienne; langue typiquement indo-aryenne, il présente en outre des spécificités phonologiques (opposition des consonnes aspirées et non aspirées, opposition des voyelles longues et brèves, nasales et orales) et morpho-syntaxiques (pronom relatif, système corrélatif, subordonnées à verbe fini) propres à l'indo-aryen.

## 2.2. HISTOIRE DE L'INDO-ARYEN : DU SANSKRIT AU NEO-INDO-ARYEN

Héritier du sanskrit, le hindi n'en diffère pas moins radicalement de son ancêtre par la perte quasi-totale des marques casuelles, remplacées par un système de postpositions, et du système synthétique de conjugaison, remplacé par des auxiliaires, au point d'être aujourd'hui une langue largement analytique. Cette évolution s'est amorcée dès le stade de prakritisations du sanskrit avec l'appauvrissement des déclinaisons et des conjugaisons, et consommée avec l'émergence des postpositions à la fin du stade dit des apabhramsha.

De ces trois termes, le premier, sanskrit (*saṃskṛta*) «fait ensemble, bien fait», désigne, dans sa variété védique et classique, des états de langue assez différents puisqu'en sanskrit classique le système verbal s'est déjà beaucoup appauvri, faisant un très grand usage des participes; le terme de prakrit (*prākṛta*), «naturel, ou dérivé de la nature (c'est-à-dire du sanskrit)», est employé dès les premiers siècles pour désigner les formes dérivées du sanskrit, et généralement sanctionnées chez les grammairiens comme un écart condamnable<sup>66</sup>; le terme d'apabhramsha (*apabhraṃśa*) «déchu, tombé» parfois synonyme de prakrit tardif, est lui aussi employé dès le début de notre ère pour désigner les variantes «corrompues» de la langue indo-aryenne.

---

<sup>66</sup> Le mot prakṛta (*prakṛti*) désigne la nature, la première voyelle s'allongeant dans le dérivé. Dès le début de notre ère, le *Natyāśāstra* (de Bharata Muni) répartit l'usage dramatique des divers prakrits en fonction des rôles des divers personnages. Ce n'est qu'en 1140 que le grammairien Hemaçandra traite du prakrit comme langue à part entière, et au XVI<sup>e</sup> siècle que Markandeya lui consacre un ouvrage entier.

Prakrit et apabhramsha sont devenues des langues littéraires qui ont accompagné ou concurrencé le sanskrit pratiquement dès son «classicisme», le sanskrit restant langue de culture jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Il est donc très difficile, d'autant que les datations de textes restent contestées, de distinguer avec netteté une succession de stades chronologiques tranchés comme en présentent toutes les histoires de la langue : sanskrit (ancien ou védique, classique, tardif), prakrit ou moyen indo-aryen (ancien, dont le pali, moyen, récent), apabhramsha, néo-indo-aryen ou NIA<sup>67</sup>. Mais dans la mesure où, sur le plan structurel, l'évolution montre clairement l'antériorité des prakrits par rapport aux apabhramshas, il est commode de se servir de tels repères, à condition de garder en mémoire l'artificialité des compartiments, ainsi que le caractère souvent littéraire des attestations, qui rendent difficile l'attribution de particularités régionales à une langue, particularités pourtant à l'origine de la différenciation de langues indo-aryennes modernes.

Un témoignage ancien et fiable de la prakritisation du sanskrit se trouve dans les édits que l'empereur Ashoka (Asoka) fit inscrire au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, sur roc et sur piliers, d'un bout à l'autre du territoire qu'il gouvernait, de l'actuel Pakistan au Deccan et à l'actuel Bengale<sup>68</sup>. Il est donc d'une grande richesse dialectale. À ce stade d'évolution, on constate déjà une différenciation entre variantes occidentales (Jaunagarh) et orientales (Kalinga) dans les nominatifs (-o et -e respectivement : samājo/samāje «société»), et le traitement de la liquide (r/l respectivement : rāja/lāja «roi»).

### 2.2.1. Phonétique

L'évolution phonétique explique en grande partie le changement entre sanskrit, prakrit et NIA : érosion des finales atones, dépalatalisation de la chuintante (ś, ṣ > s), sonorisation, puis spirantisation et amuïssement des consonnes intervocaliques, réduction des séquences de consonnes, par une phase d'assimilation et gémination, puis de simplification des géminées avec allongement de la voyelle précédente : une séquence CCV devient CV, avec allongement compensatoire de la voyelle précédente (ṽCCV → ṽCV : saptam > sāt «sept»). Le r voyelle devient ā, a ou u. Le glide initial se consonantise (ya > ja/jo «qui», vṛt > bāt «chose, parole»).

Ainsi :

hasta > hatth > hāth «main» ; hasti > hāthī «éléphant» ; gopāl > goāl > gwāl «bouvier» ; tvam > tū > tum «tu» ; saubhāgya > sohagga > sohāg, suhāg «bonne fortune, vie conjugale» ; pautra > potta > potā «issu du fils > petit-fils» ; tavat > tau > to «alors» ; adya > ajj > āj «maintenant > aujourd'hui» ; sarva > sabb > sāb, sab «tout, tous» ; rakṣa > rakkh > rākh, rakh «protection» ; svāmī > sāmī > sāī «maître spirituel» ; śṛṇ > suṇ > sun «entendre» ; mṛtyu > mattu > maut «mort» ; pṛch > pucch > pūch «questionner» ; vṛtt > vatt > bāt ; pṛṣṭha > piṭṭh > piṭh «dos» ; bhartṛkah > bhāio > bhāi «frère» ; mātṛka > māi «mère» ; pitṛghṛham > piihar > pīhar «foyer des parents de la fille mariée» ; čaturdaśa > čauddah > čaudah, «quatorze» ; vimśat > bīs, «vingt».

<sup>67</sup> Pour une synthèse récente, claire et documentée, voir CARDONA, G. & JAIN, D., 2003.

<sup>68</sup> Avec des inscriptions bilingues karosthi/brahmi au nord-ouest. Jules BLOCH (1950, *Les Inscriptions d'Asoka*, Paris, Les Belles Lettres) donne six versions de chaque édit.

Les désinences de présent -ati et -anti donnent respectivement -ai, et -āī, celles des participes -anta et -ita donnent -ta et -ya.

Le verbe bhavati / bhavasi « être (au singulier 3s/2s) » donne bhai > hai et au pluriel (3p) bhavanti donne bhāī > hāī.

### 2.2.2. Morpho-syntaxe

Le phénomène typologiquement le plus marquant est l'émergence de la structure ergative à l'accompli. Elle est liée à l'appauvrissement drastique du paradigme verbal, réduit en moyen indien au présent synthétique, au futur et à l'impératif. L'expression du passé accompli est dès le sanskrit classique assurée par le participe passé passif ou adjectif verbal (AV *infra* en -(i)ta > a) employé comme prédicat, l'agent étant à l'instrumental.

- (1) mayā tat kṛtam  
 1s.INSTR DEM.NOM.NS faire.AV.NOM.NS  
 « J'ai fait cela. »

Ce type de structure, généralisé dès le sanskrit classique<sup>69</sup>, est conforme à la sémantique de l'aspect accompli, orienté sur le résultat, qui centralise donc le patient et périphérise l'agent. Cette restructuration de l'énoncé, qui corrobore la sémantique stative du parfait, considérée par Benveniste comme possessive, parce que l'agent est exprimé au même cas que le possesseur en latin (datif) ou en persan (génitif), se retrouve en persan ancien, ainsi qu'en bas latin<sup>70</sup> :

- (2) mana tat kardam /mihi id factum  
 1S.GÉN DÉM.NOM.NS faire.AV.NOM.NS .DAT DÉM.NOM.NS faire.PPP.NOM.NS  
 « J'ai fait cela. »

Elle contraste avec l'expression du présent, où subsiste le prédicat conjugué à agent nominatif :

- (3) hau pai pučchimi  
 1S.NOM 2.OBL demander.PRES.1S  
 diṭṭhī pia pai sāmūha jāntī (Kalidas)  
 voir.AV.NOM.FS cher.NOM-FS 2.OBL en.face aller.PARTICIPE.PRES.NOM.FS  
 « Je te demande, as-tu vu ma bien aimée passer par ici ? » (*litt.* bien aimée été vue par/à toi)

Cette structure est à l'origine de l'ergativité en hindi (*cf.* 10b), donnant même la forme aujourd'hui de base du pronom personnel de première personne : mayā > māī est un instrumental recatégorisé comme forme non marquée<sup>71</sup>. La question qu'on peut se poser est celle de la restriction de l'ergativité, aujourd'hui, aux langues occidentales (panjabi, ourdou, marathi, gujarati, sindhi), les langues orientales (bengali, mais aussi magahi et bhojpuri) l'ignorant. À l'époque d'Asoka il est clair que la structure pré-ergative du type (1) prévaut aussi bien à l'est qu'à l'ouest, comme on le voit dans ces deux variantes du premier Édite, celle de Jaunagarh à l'ouest (4a) et celle de Kalinga à l'est (4b) :

<sup>69</sup> BLOCH, Jules (1906, *La phrase nominale en sanscrit*, Paris, Champion) dénombre 1 155 formes participiales contre 38 formes finies exprimant le passé, dans les *Contes du Vampire* (Vetāla).

<sup>70</sup> BENVENISTE, Emile, 1966/1 [1952], *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard ; KURYLOWICZ, Jerzy, 1965, « The Evolution of Grammatical Categories », *Diogene* 51, p. 55-71.

<sup>71</sup> Le nominatif sanskrit (aham > haū/hau) subsiste en gujarati et dans certains dialectes.

- (4)a. iyam dhammalipi devānāmpriyena priyadassina rañña lekhapita  
 (4)b. iyam dhammalipi devanampiyena piyadassina [Iajina]lekhita  
 ce loi-écriture des-dieux-ami ami-regard roi écrit<sup>72</sup>  
 NOM.FS NOM.FS INSTR.MS INSTR.MS INSTR.M NOM.FS  
 « Le roi au regard amical aimé des dieux a (fait) écrit cet édit. »

C'est cette structure qui prévaut jusqu'aux débuts du NIA, à l'est, en bengali ancien (cariyā du XIV<sup>e</sup> s. : 5a-b) et hindi oriental (Jayasi, XVI<sup>e</sup> s. : 5c), comme à l'ouest en braj, vieux panjabi (*Guru Granth Sahib*, XVII<sup>e</sup> s. : 6b) ou marathi ancien (Jnanesvari : 6c) :

- (5)a. kona purāne, Kanhā, hena sunili kāhini  
 quel purana.LOC Krishna ainsi entendu.FS histoire.FS<sup>73</sup>  
 « Dans quel purana, Krishna, as-[tu] a-[t-on] entendu cette histoire? »  
 (5)b. ebē maī bujhila  
 maintenant 1S.OBL compris.Ø  
 « Maintenant j'ai compris. »  
 (5)c. maī pāi vs hau manuṣa (Jayasi)  
 1S.OBL obtenu 1S.NOM homme  
 « J'ai obtenu (cela). » vs « Je suis un homme. »  
 (6)a. susai [bat] kahī  
 lièvre.OBL(parole.FS) dit.FS  
 « Le lièvre dit. »  
 (6)b. guri dānu ditta (*Guru Granth Sahib*)  
 guru.OBL/LOC don.MS donné.MS  
 « Le guru a donné le don. »  
 (6)c. aisē mayā pahilē (Jnanesvari)  
 DEM.NS 1S.INSTR vu.NS  
 « Je l'ai vu. »

La marque -l-, aujourd'hui considérée comme marqueur de passé en bengali, est à l'origine un suffixe d'élargissement des bases nominales et la structure est rigoureusement parallèle à celle des langues occidentales à l'époque, où le cas ergatif n'est pas encore sur-marqué par ne ou ses variantes – ne/nai apparaît d'abord comme marque de locatif/datif (issu de karṇe [oreille.LOC] dans le sens de « proche, vers, à »<sup>74</sup>). C'est entre les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles que le bengali réorganise l'énoncé passé en énoncé « actif » à agent nominatif et verbe conjugué : addition de désinences personnelles modernes, distinctes de celles du présent (Chatterji 1926 : 808). Cette réfection « active » du modèle morpho-syntaxique a son parallèle dans les langues romanes<sup>75</sup> qui ont utilisé l'auxiliaire d'état « avoir » pour renverser le modèle passif/possessif du bas latin en *ego id factum habeo*. La même logique domine donc l'évolution des deux groupes oriental et occidental en indo-aryen, le groupe occidental ayant sur-marqué la structure pré-ergative et abouti à l'ergativité, alors que le groupe oriental a poussé l'évolution dans le même sens que les langues romanes.

<sup>72</sup> Dans (a), lekhapita est un causatif (+ apa) alors que dans (b) c'est la base simple du verbe à laquelle est directement suffixée la désinence de l'adjectif verbal (-ita). La longueur des voyelles est différente du sanskrit.

<sup>73</sup> Marques de genre encore présentes en bengali (aujourd'hui absentes).

<sup>74</sup> TESSITORI, Luigi, 1914-5. « Note on the grammar of the old Rajasthani, with special reference to Apabhramṣa, and to Gujarati and Marwari », *The Indian Antiquary*. Dans certains dialectes, le cas ergatif n'est encore marqué que par l'oblique du nom (en jaisalmeri par exemple).

<sup>75</sup> KURYLOWICZ (1965), BENVENISTE (1952). Cf. note 17.

Fait significatif, l'évolution du futur traverse les mêmes phases (adjectif verbal d'obligation à agent oblique puis réorganisation de l'énoncé sur le modèle nominatif) dans les langues romanes et en IA. À la périphrase du bas latin *mihi id faciendum (est)* correspond le sanskrit tardif *mayā tat kartavyam litt.* «à/par moi ceci devant être fait». La suite du premier édit d'Asoka montre que la structure à adjectif verbal (AV) accordé avec le patient est aussi bien occidentale qu'orientale :

(7)a. *idha na kimči jīvam arābhitpā prajuhitavyam na ča samājo kattavyo*  
 ici pas une créature tuer sacrifier pas et assemblée faire  
 NOM.NS CV AV.NOM.NS NEG NOM.MS AV.NOM.MS

(7)b. *hida no kimči jive alabhitu pajohitavye no pi časamāje kattavye*  
 «(On) ne doit pas sacrifier en tuant une créature vivante ni tenir assemblée.»

La structure se retrouve inchangée en ancien NIA, avec un sens nettement temporel et non plus modal, en vieux bengali (8a), vieil avadhi (8b) de Jayasi et (8c) de Tulsidas, car seul le groupe oriental a conservé les futurs en -tavya du prakrit, devenus -abba puis -ab et -b.

(8)a. *maī dibi piričhā*  
 1S.OBL donner.b.FS question.FS  
 «Je poserai une question.»

(8)b. *ghar kaise paiṭhaba maī ?*  
 maison comment entrer.b. 1S.OBL  
 «Comment entrerais-je à la maison ?»

(8)c. *sukh lahaba rām vaidehī*  
 bonheur obtenir.b Ram fille.de.Vaideh  
 «Ram et Sita trouveront le bonheur.»

Partout le modèle a été restructuré au nominatif de l'agent, le bengali suffixant à la même époque les mêmes désinences personnelles au verbe en -b- qu'au passé (tui por-b-is, 2 *lire*-FUT-2, «tu liras»), alors que les langues romanes ont recouru à la périphrase en «avoir» comme pour le parfait<sup>76</sup>.

Ailleurs, c'est soit l'ancien futur sigmatique qui s'est maintenu (-sya > s > h) comme en jaisalmeri, à certaines personnes en avadhi/bhojpuri, soit, plus souvent, une forme périphrastique en -gā (issue de la base du verbe «aller») comme en hindi standard (jāe.gā «ira»).

Quant au présent, seul autre temps à subsister en sanskrit tardif, il s'est maintenu dans toutes les langues indo-aryennes modernes mais souvent dans un sens modal (subjonctif), qui s'explique par l'extension du champ qu'il a pu couvrir à l'époque de l'appauvrissement drastique du paradigme conjugué : là où ne s'est pas maintenu le futur sigmatique sanskrit, l'ancien présent synthétique prend en charge tout le non-passé (futur, présent, virtuel). C'est pour désambiguïser ces valeurs qu'apparaît une première forme désignant d'abord le présent spécifique, comme en anglais (participe présent et auxiliaire «être» : V-tā hai), forme ultérieurement grammaticalisée comme marqueur général de temps présent, par opposition à l'*irrealis* exprimé par l'ancienne forme synthétique. Cette dernière est l'actuel subjonctif du paradigme hindi, mais on trouve encore chez Kabir et Tulsidas des emplois où elle marque clairement le présent de l'indicatif. Quant à la forme en -tā hai, c'est encore plus récemment

<sup>76</sup> *Mihi id faciendum* (à-moi ceci devant être fait) devenant donc *ego fieri habeo* (litt. j'ai ceci à être fait, «je ferai»).  
 ai »).

qu'elle se spécialise dans la représentation du présent non spécifique, par opposition à une nouvelle forme périphrastique (auxiliaire «rester» rah-) pour le présent spécifique, puisqu'on la trouve encore au début du XIX<sup>e</sup> siècle dans les deux emplois, et qu'en 1856 Kellogg la glose encore par les deux formes «*play/are playing*».

De l'usure des finales découle par ailleurs une forte érosion des marques casuelles, et progressivement un système à trois cas, puis deux (le locatif disparaissant en hindi, mais subsistant en bengali, marathi) se met en place, sur la base d'une simplification des paradigmes de déclinaisons sanskrits, alignés sur la première déclinaison (génitifs en -sya, locatifs en -asmi > hi/hī). Le phénomène marquant en ce qui concerne le groupe nominal est donc l'émergence des marqueurs de fonction que sont les postpositions: la marque de datif/accusatif spécifique ko «à» vient du mot «côté, coin» kakṣam, le locatif mē «dans», du mot «milieu» madhyam (locatif madhye > majji), et pās «près» vient du locatif du nom «côté, flanc» (parśve). La marque d'ablatif, sociatif et instrumental, vient de samam «ensemble»<sup>77</sup>. La postposition utilisée pour marquer le génitif (participe kṛta «fait» > kiya > kā) a en hindi, et autres langues occidentales, la particularité de s'accorder avec le nom qui la suit comme un adjectif, en conformité avec son origine participiale. Dans les parlars orientaux, la forme en -r- (-ker/kar/kera) s'est conservée.

C'est ainsi qu'émerge un système entièrement analytique à partir d'un des systèmes les plus rigoureusement flexionnels, dans une logique largement déterminée par l'érosion phonétique des marqueurs de fonction, atones.

### 2.2.3. Rôle du contact

Il ne faut pourtant pas sous-estimer les facteurs de contact également à l'œuvre dans l'évolution de la langue: Chatterji (1926: 177, 938) par exemple attribue à l'influence probable du dravidien l'évolution du système verbal bengali (il est vrai que la suffixation, après le radical, d'un marqueur de temps, puis d'un marqueur de personne, rappelle la forme du verbe tamoul<sup>78</sup>) comme du système nominal (perte des flexions et du genre). Dans l'aire hindi, l'exemple le plus probant de contacts aréaux multiples est le cas du verbe magahi. Comme en bengali, le passé accompli est marqué par -l-, le verbe ne varie pas en nombre mais seulement en personne et comme en hindi le verbe transitif peut s'accorder avec le patient, mais l'agent n'est pas marqué, et le verbe s'accorde en outre avec tous les participants animés de l'énoncé, y compris en position de dépendant (génitif), et ce, que le verbe soit transitif ou non: ham dekh-l-i-a [1 voir-PASSE-1-3nonH], ham dekh-l-i-ain (1 voir-PASSE-1-3H) «je l'ai vu/nous l'avons vu»; ham dekh-l-i-au [1 voir-PASSE-1-2nonH] «je t'ai vu», ham dekh-li-y-o [1 voir-PASSE-1-2H] «je vous ai vus»<sup>79</sup>. Ces doubles suffixes, absents en IA et en Dr., sont la construction typique des langues munda dans un énoncé à participants multiples, et le magahi, langue de l'est du

<sup>77</sup> Etymologie préférée par Tiwari (1961, p. 341) à celle de sang «compagnie», souvent proposée.

<sup>78</sup> Ainsi le bengali por-l-e [lire-passé-3] est-il formellement semblable au tamoul pad-itt-an [lire-PASSE-3s] dans le sens «lut», et très différent du hindi paṛh-ā [lire-MS], alors que la diachronie montre l'analogie entre hindi et bengali.

<sup>79</sup> À la troisième personne, le marqueur -l- de passé est suivi du suffixe -k- au lieu du suffixe -i- de première personne: dekhalkai, dekhalkai, dekhalkau, dekhalko.

Bihar en contact avec le mundari (9), doit selon toute vraisemblance sa conjugaison, très atypique pour l'IA, au fort substrat munda dans la région :

- (9) (iñ) lel-jad-iñ-a-e (iñ) om-am-tan-a-iñ  
 (1s) voir-passé-1s-V-3s (1s) donner-2s-prés-V-1s<sup>80</sup>  
 « Il m'a vu. » « Je te donne. »

Le hindi/ourdou méridional ou dakkhini (D) représente aussi un cas de contact révélateur<sup>81</sup> : introduite en milieu dravidophone depuis la fin du XV<sup>e</sup> siècle par les sultans du Deccan, la dakkhini a acquis des traits dravidiens (kannada à Mysore, télougou à Hyderabad, tamoul à Madras) comme la perte de l'aspiration dans certains contextes, la relative dégrammaticalisation du genre, des formes obliques, l'acquisition d'une distinction entre pronoms exclusif et inclusif à la première personne du pluriel, d'une distinction entre les lexèmes « hier » et « demain » (identiques en hindi/ourdou standard, H/O, mais non en dravidien), la perte de l'ergativité (10), la dépalatalisation des affriquées č et j devant voyelle d'arrière (dzutā pour jūtā « chaussure », tsor pour čor « voleur »), diphtongaison de -ai et -au avec glide final comme en télougou (D nawkar, H/O naukar), y et v épenthétiques apparaissant devant les voyelles initiales i et u. Le réfléchi, lié dans sa proposition en H/O, dans la proposition supérieure en dravidien, ne s'emploie pas en D (11), mais sa forme est réanalysée comme première personne inclusive (12), trait dravidien ; de même, la triple distinction de hiérarchie honorifique à la deuxième personne, si importante en H/O mais ignorée en dravidien, disparaît, et les formes distinctives en H/O sont réinvesties dans la marque du nombre en D<sup>82</sup>. Le relatif, typiquement absent en dravidien, est remplacé en D par une structure calquée du participe relatif dravidien, construite par l'affixation d'une base démonstrative sur le verbe dépendant (13). La copule, requise en H/O, disparaît dans les phrases équatives et attributives, comme en télougou. Enfin, le quotatif, spécifique du dravidien, se substitue à l'emploi de la conjonction ki « que » (14) et « si » (15), entraînant l'inversion de l'ordre des propositions :

- (10) rām roṭṭī khāyā (D) b. rām ne roṭī khāī (H/O)  
 Ram.MS galette.FS manger.AOR.MS Ram.ERG galette.FS manger.AOR.FS  
 « Ram a mangé une galette. »
- (11) mai merā dukān ko jātū (D) b. maī apnī dukān jātā hū (H/O)  
 1s POSS.MS boutique DAT aller.PRES.1<sup>83</sup> 1s refl.FS boutique aller.PRES.1s  
 « Je vais à ma boutique. »
- (12)a āpan kyā karēge ? (D) b. ham kyā karēge ? (H/O)  
 1P.INCL INTER faire.FUT.P 1P INTER faire.FUT.P
- (12)b. manam en ceddaam (TEL)  
 1P.INCL INTER faire.FUT.1P.INCL ?  
 « Que ferons-nous ? »

<sup>80</sup> -V- glose le a qui sert à faire d'un mot un verbe, en l'absence de polarité verbo-nominale.

<sup>81</sup> Tous ces phénomènes s'observent à un degré plus marqué en singhalais, introduit en milieu tamoulophone avec le bouddhisme, et plus dravidianisé.

<sup>82</sup> Alors qu'en H/O tū est familier, tum neutre, āp honorifique, en D tu est singulier et tum pluriel.

<sup>83</sup> Cet exemple montre aussi que D construit ses compléments de destination (oblique sans postposition en H/O) avec la postposition marquant le datif, comme le télougou.

- (13)a. *saban* *ata-so* *admi* / *ati-so* *bayko* (D)  
 demain venant.M-DEM homme venant.F -DEM femme
- (13)b. *jo ādmī* *kal āegā* / *jo mahilā* *kal āegī*, (H/O)  
 REL homme demain venir.FUT.3MS REL femme demain venir.FUT.3FS  
 « L'homme / la femme qui viendra demain. »
- (14)a. *un/o* *saban* *atu* *kako* *bolya* (D)<sup>84</sup>  
 3s demain venir.PRÉS.1S disant dire.AOR.MS
- (14)b. *usne* *kahā* *ki* *maī* *kal āūgā* (H/O)  
 3S.ERG dire.AOR.MS que 1S demain venir.FUT.MS
- (14)c. *avan* *naalai* *varukkireen* *enru* *connaan* (TAM)
- (14)d. *vaaḍu* *reepu* *vastaan* *ani* *ceppaaḍu* (TEL)  
 3MS demain venir.PRÉS.1S QUOT dire.PASS.3S  
 « Il a dit qu'il viendrait demain. »
- (15)a. *tū ātū* *kato* *mai* *bī* *ātū* (D)  
 2 venir.PRES.1S dire.donc 1S aussi venir.PRES.1S
- (15)b. *agar* *tum* *āte ho* *to* *maī* *hī* *ātā hū* (H/O)  
 Si 2 venir PRES.2 alors 1S aussi venir PRES.1S
- (15)c. *nii* *varukkireen* *enraal* *naan.um* *varukkireen* (TAM)
- (15)d. *niivu* *vastaan* *aṅṅe* *neenu.kuuda* *vastaanu* (TEL)  
 2 venir.PRES.1S QUOT.COND 1S.aussi venir.PRES.1S  
 « Si tu viens moi aussi je viendrai. »

Dans (15), *to* «alors», corrélé à l'hypothétique en H/O, se suffixe en D au quotatif (*ka/kah-* «dire») comme la marque conditionnelle *-aal* au quotatif tamoul (*enr.aal*), *kato* étant réanalysé comme marque essentielle de la construction conditionnelle, dravidianisée.

Si le hindi standard ne présente pas, comme le bengali par exemple, de traits nettement dus au contact avec le dravidien (quotatif, phrase nominale, copule négative, etc.), il n'en présente pas moins l'ensemble des traits panindiens qui ne s'expliquent que par un contact prolongé avec les autres familles linguistiques parlées sur le Sous-Continent. Ceux-ci sont parfois analysables comme phénomène de diffusion et parfois représentent une innovation (explicateurs verbaux), comme cela se produit dans un processus de créolisation, à quoi du reste on a comparé la prakritisisation du Sous-Continent.

## 2.3. BILINGUISME ET DIGLOSSIE

### 2.3.1. Le multilinguisme indien : un éthos communicationnel

Malgré la réorganisation linguistique des États indiens, il n'est pas d'État unilingue, pas de communauté parlante qui n'ait à sa disposition au moins trois codes linguistiques distincts, pas de langue dont les locuteurs n'aient deux autres langues de contact, pas de langue régionale dont nombre de locuteurs ne soient résidents d'un autre État : ainsi en Andhra Pradesh, État télougouphone, on parle aussi ourdou (deux millions et demi de locuteurs), rajasthani, tamoul, kannada, marathi, oriya, malayalam, panjabi, kond, jatapu, savara, koya, yerakula, gondi, etc.). Inversement, d'importantes communautés télougouphones

<sup>84</sup> Le mot *saban*, par ailleurs, signifie « matin » (sous la forme *subah*, féminin) en H/O, qui ne distingue pas « demain » de « hier » (*kal*), alors que le télougou a deux mots pour ces notions. D a reproduit la distinction en ré-sémantisant *saban* dans le sens de « demain », *savera* prenant en charge le sens « matin » : le lexique a opéré une réanalyse comparable à celle de la conjugaison ou des pronoms.

vivent au Tamil Nadou, au Karnataka, au Maharashtra, en Orissa, à Delhi (Shrivastava 1994 : 102). À Delhi, vivent d'importantes communautés de Panjabis, Bengalis et Biharis. Le plurilinguisme, plus fort dans les districts frontaliers, est lié à la diglossie ou au bi-dialectisme, considérable dans l'aire : des phénomènes comparables s'observent dans les usages et les structures des variétés non standardisées, que par ailleurs l'évolution historique des « grandes » langues aujourd'hui standardisées, reflète aussi.

Le plurilinguisme indien (*grassroot multilingualism*) relève d'un modèle organique et non structurel, les diverses identités linguistiques du plurilingue fonctionnant comme une unité globale de communication, où l'usage de divers répertoires hétérogènes est fonction de l'étiquette et répond à une grande fluidité de fonctionnement. De type stratificatif (opposé au melting pot), ce plurilinguisme repose sur l'intégration des différences dans un cadre de valeurs communes. Ce cadre répond à un éthos communicationnel que Khubchandani caractérise comme hétérogénéité fonctionnelle<sup>85</sup> : chaque langue du répertoire a (avait traditionnellement) une fonction spécifique et donc un domaine d'usage socialement, culturellement ou économiquement défini : corollaire de l'aspect organique et intégratif du plurilinguisme indien, l'assignation de rôles sociaux distincts et non compétitifs à chaque langue du répertoire explique la remarquable stabilité du bilinguisme en Inde jusqu'à tout récemment (Shrivastava 1994 : 103).

### 2.3.2. Deux illustrations

Un exemple régulièrement cité dans la littérature depuis la « *memorial conference* » de Pandit en 1977 sur la variété des répertoires est celui du marchand goujarati, qui parle une variété locale du goujarati dans sa famille, kacchi et konkani dans la sphère de ses activités commerciales, éventuellement marathi, hindi avec le laitier et les employés de la gare, anglais dans les occasions plus formelles, recourt dans le domaine religieux, s'il est musulman, à des chants dévotionnels où se mêle la *sant basha* médiévale, l'ourdou, (le persan au siècle dernier), avec éventuellement à la mosquée des formules arabes, et enfin lit la presse goujarati, hindi, ou anglaise, tout en consommant au cinéma des films en hindoustani<sup>86</sup>. Les usages du Panjabi sikh éduqué sont aujourd'hui aussi variés : majhi régionale d'Amritsar, panjabi semi-standard, *theth* (pur) panjabi, hindi, anglais (à la génération précédente ourdou, persan), *sant bhasha* dans le rite religieux, hindoustani.

Dans les communautés considérées comme monolingues, c'est souvent le jeu entre variété haute, elle-même différenciée en un standard écrit et un standard oral (*colloquial*) et la variété basse qui prend en charge cette hétérogénéité fonctionnelle<sup>87</sup>. Si on considère d'ordinaire qu'il y a peu de diglossie en hindi, les variantes régionales, très importantes, étant les seules pertinentes,

<sup>85</sup> KHUBCHANDANI, Lakshman M., 1991, *Language, Culture and Nation Building : Challenges of Modernization*, Shimla, Shimla Institute of Advanced Studies, p16-7.

<sup>86</sup> PANDIT, B.P., 1977, *Language in a Plural Society*. Delhi, Dev Raj Chenana Memorial Committee.

<sup>87</sup> Tamoul, bengali, télougou sont notoires pour leur diglossie, mais c'est en singhalais qu'elle est la plus radicale, la variété haute (qui comporte des marques de flexion à la différence de la langue parlée et se rapproche de l'état de langue du XIV<sup>e</sup> siècle) n'étant pas utilisée à l'oral et étant obligatoirement utilisée à l'écrit.

Gumperz a pourtant montré<sup>88</sup>, sur le village de Khalapur au cœur de la zone hindiphone, que la variété locale de la *khari boli* (elle-même base historique du hindi standard) a deux variantes en situation diglossique, la *moṭī bolī* («langue épaisse») des basses castes et la *sāf bolī* («langue propre») des Rajputs dominants, le hindi standard n'étant compris que de la population éduquée.

Linguistiquement, les deux variétés, «épaisse» et «propre», de la *khari boli* de Khalapur se distinguent ensemble du hindi standard par la diphtongaison et divers archaïsmes (absence de distinction entre sifflante et chuintante, rétroflexion non conditionnée de *n* et *l*, maintien du présent synthétique, infinitif en *-ṇ* et non en *-nā*). C'est la variété basse qui est la plus éloignée du hindi parlé standard, les spécificités dialectales y étant particulièrement accusées : diphtongaison jusqu'à l'émergence d'un glide final, nombreux mots grammaticaux spécifiques (*lo* vs H *tak* «jusque», *talai* vs H *nīche* «sous») pour lesquels la variété «propre» a le terme hindi. Une variété moyenne se dégage ainsi, fondée sur la neutralisation des particularités distinctives de chacune des autres variétés. Les écarts entre hindi standard et variantes des parlers régionaux sont beaucoup plus importants quand on va vers l'est dans le Bihar où l'on parle *magahi*, ou le sud-est (*chattisgarhi*) mais où la langue d'instruction est le hindi. Diglossie au sens étroit ou élargi et bi-dialectalisme ont tendance à se recouper, une variante locale servant aussi de variante sociale.

Ainsi au Garhwal, dans l'Himalaya central, où les bilingues hindi-garhwali (HG) sont de plus en plus nombreux sauf dans les villages reculés, le contact a généré divers ajustements et emprunts. C'est ainsi que la variété urbaine emprunte volontiers le génitif pronominal hindi, sa marque de futur (H *-gā* pour G *-la*), et des morphèmes grammaticaux (H *se* pour G *baṭi*, ablatif, H *ke sāth* pour G *dagrī*, sociatif), voire la copule (*hai* vs G *ča/čha*), mais conserve son marqueur spécifique d'inaccompli (*-nd/d-* vs H *-t-*) et sa flexion nominale et verbale très particulière.

- (16)a. *āpku nau kyā hai?* (G hybride)  
*āpau nau kyā ča?* (G)  
*āpkā nām kyā hai?* (H)  
 2H.GEN nom INTER être.PRES.3S  
 « Quel est votre nom ? »
- (16)b. *u ghor baṭi bagat par calandū* (G)  
*u ghar se vakat par čalandū* (G hybride)  
*vah ghar se samay/vaqt par čaltā hai* (H)  
 3S maison ABL temps sur marche.PRES.3MS  
 « Il part à l'heure de chez lui. »
- (16)c. *syā naunī kakh baṭi aṇḍī ča ?* (G)  
*ī laṛkī kakh se aṇḍī ča?* (G hybride)  
*yah laṛkī kahā se ā rahī hai ?* (H)  
 DEM fille où.INTER ABL venir PROGR PRES.3FS  
 « D'où vient cette fille ? »<sup>89</sup>

<sup>88</sup> GUMPERZ, John, 1971, *Language in Social Groups. Essays by John J. Gumperz*, selected and introduced by Anwar S. Dil, Stanford University Press.

<sup>89</sup> *Syā*, démonstratif de l'éloigné visible (ou affectif) n'a pas d'équivalent en hindi, il est donc remplacé par l'équivalent du H *yah* (ce-proche), *i*, le G ayant un système ternaire.

### 2.3.3. Les *lingua franca* : Bombay Hindi, sadari

Le grand bidonville de Dharavi à Bombay, cette « Inde en miniature », avec ses treize communautés linguistiques (tamoul, marathi et diverses variétés de hindi dominant) venues des quatre coins de l'Inde, a développé un véritable créole hindi, utilisé exclusivement dans plusieurs domaines, notamment dans les tripots, par les enfants entre eux, et parlé par toute la population du bidonville en sus des langues d'origine<sup>90</sup>. Or ce hindi présente de nombreux traits décrits plus haut : diphtongaison, souvent jusqu'au glide (la voyelle du hindi standard ai [ɛ] est réalisée en non-standard [əj] ou [əy], par exemple [may] ou [maĩ] pour maĩ [mɛ̃] « je », [jayga] pour jāegā [jaega], « viendrai », [əu] ou [aw] pour [ɔ] : [nəu] ou [naw] pour nau [nɔ] « neuf »), perte de l'aspiration dans de nombreuses positions ([nai], pour nahĩ [nəhi]), dés-ergativation<sup>91</sup>, disparition des marques de genre et de flexion nominale.

L'invariabilité des adjectifs affecte notamment la conjugaison (car les participes s'accordent en hindi standard), même lorsqu'il s'agit d'animés ; la flexion du pluriel disparaît aussi, dans le groupe nominal et verbal, remplacée sur les noms par l'affixation du quantifieur « tout » (sab) ou du lexème log « gens »<sup>92</sup>.

Il y a donc systématisation des simplifications (et des procédés supplétifs, désambiguïsants, pour compenser la perte au niveau grammatical), et non-différence de nature des changements, puisque la dakkini présente elle aussi une bonne partie de ces traits.

La coexistence de plusieurs systèmes incompatibles (hindi standard, à deux genres grammaticaux, dravidien à distinction humain/non-humain, marathi à trois genres grammaticaux, variétés orientales du hindi sans genre), rend impossible l'assimilation au système dominant, car il n'y a pas de langue dominante dans le bidonville. D'où la constitution d'un nouveau système, qui affecte une marque lexicale aux catégories nominales seulement (pluriel distinctif pour les animés log « gens » et pour les inanimés sab « tous ») en récupérant la prégnance de la distinction humain/non-humain, le verbe n'étant plus marqué pour la personne, le genre ni le nombre.

Différent est le cas de la sadari (ou sadani), dialecte oriental du hindi et aujourd'hui *lingua franca* régionale des populations tribales du Madhya Pradesh, du Bihar et du Bengale occidental, régions où les tribaux sont en forte densité (de 60 à 30 %). Le développement considérable de la langue (de seulement dix-sept locuteurs recensés en 1911 au Bihar, cinquante-six en 1951 à aujourd'hui deux millions dans les quatre États, dont un quart au Bihar) vient du choix de ce parler par de nombreux tribaux pour les échanges commerciaux dans un environnement où leurs langues maternelles ne sont pas intercom-

<sup>90</sup> Sources : ACHARYA K.P., Rekha SHARMA, Sam Mohan LAL & K.S. RAJYASHREE, 1987, *Pidgins and Creoles as Languages of Wider Communication*, Mysore, Central Institute for Indian Languages (CIIL *Series in Sociolinguistics* 4). RAJYASHREE K.S., 1986, *An Ethnolinguistic Survey of Dharavi. A Slum in Bombay*, Mysore, Central Institute of Indian Languages, (CIIL Sociolinguistics Series 3).

<sup>91</sup> Bien que le marathi soit une langue ergative comme le hindi standard.

<sup>92</sup> Alors que le hindi standard marque le genre et le nombre, le hindi de Dharavi ne les marque pas et a un lexème différent pour « cartes ». Hindi standard : yahā̃ laṛkiyā̃ bhī tās̃ kheltī haī [ici fille.FP aussi carte jouer.F PREST.3P] vs idar laṛkī log bī phluṣ̃ kheltā̃ hay [ici fille gens aussi carte jouer.MS PREST.3S] « Ici les filles aussi jouent aux cartes ».

préhensibles<sup>93</sup>. De nombreux tribaux ayant abandonné leur langue d'origine, la sadani est devenue langue maternelle, évitant aux tribus concernées l'assimilation par le choix d'une langue régionale majeure (hindi standard, ourdou ou bengali) tout en permettant l'échange entre groupes sans privilégier la langue d'une tribu particulière<sup>94</sup>.

La langue a beaucoup de traits analogues au bhojpuri: diphtongaison, classificateur devant les numéraux, double forme des noms et les adjectifs, la forme longue (-ua, -wa, -ka) véhiculant emphase ou affectivité, marqueur de passé rah), et avec les langues bihari et bengali (génitif des noms et pronoms de troisième personne en -kar,); elle ignore la flexion, l'ergatif, ne grammaticalise pas le pluriel (man «gens» est optionnel) ni le genre, distingue verbe d'existence (he, ahe) et copule (heke/hike)<sup>95</sup>.

Les variétés régionales tendent de plus en plus, avec l'urbanisation grandissante et les contacts qu'elle entraîne, à perdre leurs spécificités propres, et donc à acquérir des traits qu'elles peuvent partager avec les *lingua franca*, mais elles n'en continuent pas moins à fonctionner comme registre nettement familier dans les situations diglossiques.

---

<sup>93</sup> Ils n'en reconnaissent pas moins trois types de sadari intercompréhensibles : la sadani (formelle, respectueuse), la sadri commune et la basse sadri (plus grossière). Les dialectes ont de 77 à 96 % de similitude lexicale entre eux, et un lexique commun avec le hindi de 58 à 71 %, de 47 à 54 % avec l'oriya et de 45 à 61 % avec le bengali.

<sup>94</sup> Ce qui n'est pas incompatible avec le maintien d'une identité culturelle spécifique, laquelle passe, non par l'appropriation militante de la langue d'origine, mais par le rappel, dans les patronymes par exemple, du nom de la tribu d'appartenance, et par le choix délibéré d'une langue extérieure non dominante.

<sup>95</sup> Par exemple : e gāch barā āhe  
cet arbre grand être  
« cet arbre est grand »  
mais : ū man mor beṭā heke  
ces. gens de.moi fils être  
« ce sont mes fils »